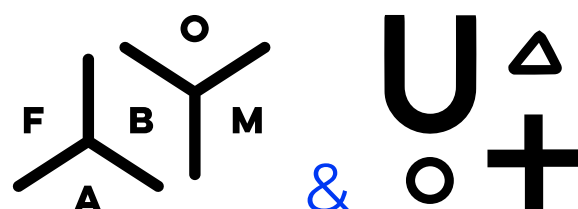


MOVING ON, MOVING UP, MOVING AROUND

Recueil de nouvelles



Les 8 juillet et 8 septembre 2020, à l'invitation du réseau Université de la Pluralité et de la Fabrique des Mobilités, deux ateliers d'écriture ont réuni une vingtaine de personnes (professionnel.le.s de la mobilité, chercheur.se.s et citoyen.ne.s engagé.e.s) pour imaginer des futurs de la mobilité.

Ce travail s'appuyait sur une étape préalable du projet « Moving On, Moving Up, Moving Around » pendant laquelle un recueil collaboratif de « fragments de futurs » sur les mobilités, présents dans des œuvres fictionnelles et artistiques existantes, a permis de réunir près de 120 contributions.

Pendant les ateliers d'écriture, les participant.e.s ont été réparti.e.s en quatre groupes, chacun animé par un.e auteur.e de science-fiction à partir d'une méthode qui lui est propre : Li-cam, Iuvan, Michael Roch, Ketty Steward.

La seconde tâche confiée aux écrivain.e.s et écrivain.e.s consistait à écrire une courte nouvelle inspirée par la production des groupes.

Ce document présente les résultats de ce travail. Dans certains cas, la production des ateliers est tissée dans celle de l'écrivain.e ; dans d'autres, il existe deux textes, l'un qui découle directement de la production collective et l'autre et l'autre dans lequel l'écrivain.e donne libre cours à son imagination, en s'inspirant naturellement de l'univers inventé par le travail collectif.

SOMMAIRE

TEXTES DE KETTY STEWARD & CO

Rendez-vous en 2050

Page 3

Le grenier

Page 12

TEXTE DE LI-CAM & CO

Psycho-déambulation

Page 17

TEXTES DE LUVAN & CO

Ce qui restera

Page 30

Discontinuité

Page 46

TEXTES DE MICHAEL ROCH & CO

Fragments

Page 49

Trouver Mico

Page 55

RENDEZ-VOUS EN 2050 ET LE GRENIER

- *Ketty Steward* -



Ketty Steward est poétesse, autrice de textes fantastiques, réalistes et de science-fiction, publiés depuis 2003. Elle est également psychologue clinicienne et présidente du Réseau Université de la Pluralité.
<http://www.ktsteward.net>

RENDEZ-VOUS EN 2050

Mosaïque construite collectivement sous la houlette de Ketty Steward avec les participant.e.s des 8 juillet et 8 septembre 2020.

La Bulle d'oxygène

Dans un monde où l'urbanisation va grand train et où la logique du Big Data semble s'être imposée, 99 % du territoire terrestre se trouve « connecté ». Néanmoins, sous l'impulsion de scientifiques « infiltrés » dans le déploiement des solutions de connectivité, des bulles épargnées par ces progrès technologiques ont pu être créées afin de maintenir quelques zones de liberté. Ces zones sont bien évidemment inconnues du grand public, leur localisation se transmet entre initiés et leur accès reste relativement confidentiel. Ces zones sont communément appelées « Bulles d'oxygène ».

L'une d'elles est située au milieu du Pays basque entre les frontières française et espagnole, zone qui a su garder toute son authenticité avec ses crêtes sauvages, ses troupeaux de moutons en liberté qui contribuent à conserver la beauté du paysage. Cet endroit est une merveille pour randonner, à pied ou à vélo (les vélos électriques sont autorisés, mais aucune borne de recharge n'est installée) et pour bivouaquer. En somme c'est un véritable refuge où le temps semble s'être ralenti et qui reste loin des ouvrages de grande envergure que l'homme a cherché à bâtir un peu partout dans le monde.

Météo à Paris : 8/7/2050

50 degrés pile aujourd'hui – 50 % d'humidité - vent de 50 km/h c'est vraiment un alignement improbable ; c'est la première fois.

Depuis maintenant 5 ans, la météo et notamment la température extérieure, l'hygrométrie et la vitesse du vent sont à la première page des journaux et des informations radio et télévisées. En effet compte tenu des dérèglements, il y a des variations importantes d'un jour à l'autre qui obligent à prendre des précautions particulières en matière de sorties, d'habillement, de déplacements, etc.

Parasol naturel

Ce 8 septembre 2050, une graine de Tropikozoïde foliacée, une plante disparue depuis 100 millions d'années, a poussé dans un laboratoire de Tactile City. Il s'agit d'une fougère géante aux feuilles très larges. L'espoir est grand de pouvoir recréer des forêts de l'époque des dinosaures, qui apporteront de l'humidité et de l'ombre à l'humanité et aux autres espèces vivantes.

Jan s'adapte

Jan n'a pas de genre particulier, iel s'adapte selon les personnes iel est soit homme soit femme selon les besoins des situations. Son corps change légèrement en fonction du genre adopté. S'il est homme il a des muscles plus développés, si elle est femme elle aura des formes.

Jan est plutôt grand.e, les cheveux noirs et les yeux marrons-verts. Iel a la peau pâle parce qu'iel ne sort pas beaucoup au soleil. En effet, Jan préfère se promener de nuit, il fait beaucoup trop chaud en journée. Jan aime bien faire de longue balade en ville de nuit, car iel aime découvrir la vie nocturne, les petits animaux qui réoccupent l'espace quand tout le monde dort. Jan tient d'ailleurs un carnet où iel fait le point sur ses découvertes. Iel les partage ensuite avec ses amis, qu'iel voit tous les week-ends. Iel est célibataire, car de par sa particularité, il est difficile pour Jan de trouver un ou une partenaire. Jan

aimerait rencontrer quelqu'un qui lui ressemble.

(...)

Avec ses amis, Jan va souvent au restaurant, toujours par les transports en commun souterrains, aujourd'hui, conduire est devenu un parcours du combattant entre la chaleur et les routes délabrées (le goudron ne tient pas la chaleur). Jan aime particulièrement goûter aux spécialités venues d'ailleurs. Ce que Jan préfère, ce sont les vrais fruits et légumes, mais il est très difficile de s'en procurer. Iel aime particulièrement les tomates, et iel dépense beaucoup d'argent pour en avoir. Jan a essayé d'en faire pousser chez lui, mais iel n'a pas la main verte. Heureusement, ses parents ont un potager, donc iel arrive à en avoir deux ou trois chez eux, ainsi que de nombreuses conserves en tout genre.

Vent Debout

Jeudi 8 septembre 2050. 18 h 36 min 45 s.

Jan jette un œil sur sa montre en sortant du bâtiment où iel vient d'animer sa nième conférence présentant l'activité de Sunpro, son entreprise. Iel aperçoit au loin la station de hub et se dit que ses courbatures de la séance d'initiation Zumba d'hier avec Florence vont l'empêcher d'avoir son transport à temps, juste après son émission de radio.

Mince ! Iel n'aura pas le temps de rejoindre ses amis au bistrot et de boire un verre pour fêter son anniversaire.

Enfin installé confortablement sur sa place en première, Jan consulte la version numérique du journal de la ville. Après quelques minutes à recevoir des informations sans grand intérêt, voilà qu'iel clique par mégarde sur l'onglet des « Petites annonces ».

Au moment de revenir en arrière, son œil est attiré par le message de Suzanne. Tiens, tiens. Et si c'était la rencontre dont il rêve depuis des mois. Retrouvant rapidement son profil « Vent Debout », Jan tente un Ice breaker sur le Pays basque ayant repéré le drapeau sur la photo de Suzanne.

En sortant de l'émission radio, Jan s'empresse de rallumer son téléphone et de relancer Vent Debout. Une notification

de contact ! Suzanne. Visiblement la conversation s'est bien engagée.

Quelques messages plus tard, Suzanne lui propose un rendez-vous pour le week-end prochain dans une « bulle d'oxygène ». Jan en a déjà entendu parler, mais n'en a jamais vu de ses propres yeux. Qu'est-ce donc là ? Un piège ? De toute manière, qui ne tente rien n'a rien. Sentant le besoin de remettre un peu de nouveauté dans sa vie, Jan s'empresse de commander un billet pour la ville où Suzette lui a donné rendez-vous.

Petite Annonce.

Je m'appelle Suzette et je suis née le 8 septembre 2035. Je cherche à rencontrer un être né le même jour, plante, animal, humain, ou machine, pour affinité. Contactez-moi par « vent debout », le service de communication par les courants d'air. Identifiant : aghvnbrpxwpoua

Le Hameau

La réunion hebdomadaire avait commencé en retard, car Sophie – qui l'animait – revenait du village et a crevé son vélo. L'ordre du jour était chargé, et le groupe n'aimait pas commencer en retard. Quand Sophie est arrivée, le groupe était sur place, installé en cercle, et discutait de la soirée de la nuit précédente.

Le groupe était composé d'une quinzaine de personnes, entre 5 et 78 ans.

Les enfants, au hameau, participaient aux décisions collectives depuis l'âge de 5 ans. Ce n'était pas obligatoire, mais rarement ils manquaient : il y avait souvent à l'ordre du jour des décisions sur la place des jeux dans les espaces communs. C'était important d'être représenté.

La nuit précédente quelque chose d'assez inhabituel était arrivé. Suzette – âgée de 15 ans – s'était présentée au hameau, et elle comptait y rester. Elle échangeait des ventdeboutiers depuis quelques semaines avec Marielle, qui ne l'avait pas

vraiment invitée, mais qui était très contente de la voir arriver.

Sans la tempête du 8 juillet, elles ne se seraient jamais rencontrées. Marielle ne regardait jamais le journal, elle vivait dans son monde. Jusqu'à ce que la tempête la surprenne au milieu de la forêt.

C'était juste tellement évident que tout le monde était au courant que le premier 50-50-50 de l'histoire allait avoir lieu, que personne n'a pensé à la prévenir. C'est, parce qu'elle a eu peur qu'elle s'est promis regarder le journal plus souvent, et c'est comme ça qu'elle est tombée sur la petite annonce de Suzette, née le même jour et la même année qu'elle.

Turbulences

Chaque jour les informations commencent par un tableau de bord de météo.

L'énergie, l'alimentation ont été largement relocalisées au plus près des consommateurs, qui l'autogèrent; mais les conditions climatiques maintenant hors de contrôle et victimes d'emballements instables obligent à une attention quotidienne pour, à la fois, adapter les comportements individuels et collectifs, et aussi prendre des mesures de précaution pour les cultures (grêles, super-chaleurs, super-gels, etc...)

Isolement

Ella se présenta à la réunion du groupe de voisins qui l'accueillit froidement.

Non seulement elle était en retard, mais elle toussait énormément. Ils étaient tous masqués, bien sûr, mais le sifflement lugubre qui accompagnait la respiration de leur voisine n'avait rien de rassurant. Instantanément, chacun se souvint qu'il avait une raison de vouloir la sortir du groupe.

D'abord, elle s'opposait souvent aux décisions visant à augmenter les quotas de consommation énergétique de la communauté. Cette façon de se poser en « sauveuse de l'humanité » avait fini par agacer tout le monde.

Ensuite, elle était assez instable, changeant les connexions de son habitation mobile tous les trois mois. C'était amusant au début et tous l'avaient fait, mais il fallait se fixer au bout d'un moment, non ?

Enfin, elle avait toujours de nouvelles idées pour ne pas participer comme tout le monde aux corvées collectives. Ses inventions étaient très chouettes, mais comme par hasard, elles lui servaient à ne pas se fatiguer.

Pour couronner le tout, Ella était affligée d'un pénible bégaiement qui vous obligeait à l'écouter avec beaucoup d'attention.

Sans se concerter, et comme un seul homme, le groupe lui demanda de rentrer chez elle avec une même hypocrisie : « Tu n'es pas en état ! Il faut te reposer. »

Ils regrettèrent tous, aussi unanimement, de ne pas avoir été davantage exposés à la bègue, quand ils apprirent que le nouveau virus Sars-Cov49 avait pour effet d'améliorer le fonctionnement du système cardiovasculaire.

Le millionième potager local

Inauguration du potager local numéro 1000000 hier, symboliquement, sur le parvis de Notre-Dame de Paris.

Depuis la grande crise alimentaire de 2043, liée aux mégafeux qui ont détruit une grosse moitié des terres cultivables des Amériques et de l'Asie (l'Australie avait été rayée de la carte pour cette raison en 2039), le ministère de l'Alimentation s'était enfin décidé en 2045 à mettre en place un plan : un million de potagers locaux en 5 ans en France-Régions, et ça a marché !

Engagement longue durée

Ella a découvert la téléportation/régénération et adore cette possibilité d'être encore plus efficace sur le terrain dans son engagement pour le droit des réfugiés climatiques, au sein de son association. Malheureusement, son action est devenue

de plus en plus efficace et gêne le business des exploitants de la misère humaine (passeurs, entrepreneurs pour disposer d'une main d'œuvre asservie et sous-payée,...). Elle souhaite mettre cette technologie à leur service afin qu'ils puissent disposer notamment de la possibilité d'intervenir sur leur environnement dans l'espoir de revenir sur leurs terres natales, mais le gouvernement mondial l'interdit.

Elle dispose encore d'appuis politiques, mais jusqu'à quand ? Elle est tiraillée entre son engagement et cette pression de plus en plus pesante. Sa soif de justice sociale lui a toujours permis de se dépasser et la régénération accroît sa force d'intervention. Elle en est sûre, elle a trouvé sa voie !

Climat

D'après les derniers modèles, les glaciers de l'Everest rendront leur dernière goutte en 2080. Sans jeu de mot, rien de nouveau sous le soleil, commente la présidente du Conseil de coopération interplanétaire de Tactile City.

Lifespan

Ella se réveille. Son lifespan indique 131836 heures. Comme chaque matin, elle se prépare rapidement pour aller courir et espère secrètement, comme chaque matin, de voir son compteur s'allonger un peu plus. C'est difficile d'imaginer que l'on peut avoir une espérance de vie si faible quand on connaît la moyenne générale qui est de 82 ans... Particulièrement lorsque l'on est végétarien et que l'on fait beaucoup de sport... Son footing se passe bien, la chaleur de novembre est supportable. Son lifespan n'a pas bougé. Elle file dans son jardin prendre sa douche pour ne pas être en retard au café des résidents du hameau.

Une nouvelle famille souhaite s'installer sur un terrain voisin, et l'ensemble des habitant·e·s du hameau devaient donc se prononcer sur ce sujet : l'accueillir, ne pas l'accueillir. La famille en question était une famille soudanaise, venue ici après des années de voyage, de galères. Cette famille avait, par nul ne savait quel miracle, obtenu le statut de réfugiés climatiques, ce qui semblait invraisemblable tellement c'était rare.

Ella avait donc préparé ce café des résidents avec beaucoup de sérieux. Elle avait, par ailleurs, recruté ses ami·e·s pour l'appuyer si besoin, car les discours publics la mettaient particulièrement mal à l'aise. Et connaissant la belle bande de voisins, plutôt fermés, à dire non par principe, il allait falloir y aller avec des arguments !

Bizarrement, se battre pour une cause qu'elle trouve juste lui rajoute toujours quelques heures de vie, allez comprendre.

Nouvelles de l'énergie

Le programme de décentralisation énergétique à base de supercellules-chlorophylliques, inventées en 2036 et perfectionnées depuis, avance bien, mais pas aussi vite que souhaité, et donc, compte tenu de l'indisponibilité de pétrole et de charbon importés hors de l'Europe depuis la Grande Guerre arabo-israélo-persane de 2040, il y a une grande tension !

La Danse du vide

Le groupe de voisins de la Californie Heureuse se sentait de plus en plus déconnecté des autres groupes de voisins. Ils se disputaient de plus en plus souvent comme si l'isolement dans le bonheur débouchait sur des tensions irrémédiables. Ils décidèrent de partir en randonnée, pour essayer de déplacer l'espace qui leur était trop connu; trop routinier. Ils prirent la poudre d'escampette dans la montagne la plus proche.

Après deux jours de marche, ils arrivèrent à un lac où ils décidèrent de se baigner. Ils étaient parvenus au milieu du lac, lorsqu'un phénomène rarissime, qui arrive parfois sur les îles écossaises, se passa. Le lac commença à se vider. Il se vidait heureusement à une vitesse pas trop grande, et bientôt le groupe de voisins vit apparaître au fond du lac un curieux monticule fait de poutres et de verre, avec des plantes de toutes sortes à l'intérieur, comme un grenier vu de haut.

Les plantes avaient des allures inconnues d'eux, avec de très larges feuilles géantes, comme dans les forêts tropicales du temps des dinosaures. Encore plus étrangement, le groupe

de voisins vit que les plantes se déplaçaient. Elles tournaient autour d'un large vide, vide qui paraissait parfois être un objet évanescent, et qui parfois disparaissait complètement ou semblait seulement vivre à la bordure des larges feuilles. C'était la danse des plantes qui configurait le vide.

Les voisins s'émerveillèrent et voulurent trouver une entrée pour rencontrer les plantes, les voir de près, les toucher, participer aussi à cette danse du vide. Mais le grenier du fond du lac était impénétrable. Il semblait aux voisins que ce groupe de plantes du fond du lac était, comme eux, refermé sur lui-même. Ils décidèrent de camper au bord du grenier pour voir si le lendemain le contact pourrait se faire.



LE GRENIER

Une nouvelle de Ketty Steward

J'aurais pu me prénommer Alba, Leucie ou Bianca, comme beaucoup de ces filles qui me ressemblent et dont les parents se pensent originaux.

Seulement, mon père et ma mère ont dû estimer que ma particularité se verrait suffisamment sans qu'il soit nécessaire d'en rajouter.

Je m'appelle donc Fadila, un prénom que je porte depuis 25 ans et qui signifie « vertueuse » et « digne ». Je trouve qu'il me va bien.

Je suis atteinte d'albinisme, mais je ne dirais pas que j'en souffre.

Le temps que je sois en âge de le comprendre, tout ce qui, dans la vie quotidienne, marginalisait les personnes comme moi a été, paradoxalement, balayé par les effets du réchauffement climatique. Les combinaisons de protection solaire et leurs larges capuches sont devenues communes et nettement plus abordables. Plus personne ne s'amuse à exposer sa peau nue ou ses yeux non occultés aux rayons agressifs du soleil. Les voies de transport souterraines sont désormais la norme dans le moindre village et les excursions en surface ne se pratiquent qu'à la nuit tombée.

Seule mon apparence physique me distingue encore des autres, mais, d'une part, entre les vêtements, les masques et les voiles de protection, j'ai rarement l'occasion de présenter à autrui ma carnation crayeuse, mes cheveux, mes poils blancs, ou mes yeux gris-mauve; d'autre part, je suis extrêmement réservée et solitaire.

En journée, je travaille depuis chez moi, dans mon microvillage où je ne croise jamais personne. Je suis affectée à titre définitif à diverses tâches d'assistance aux intelligences artificielles qui organisent le trafic en ville.

Tous les soirs, je me promène, en véloglisseur ou à pied, dans le parc forestier préservé non loin du village.

Depuis quelques mois, je mène une expérience qui consiste à abandonner, pendant une journée, toutes les quinzaines, mon poste à Rouly, un algorithme de ma confection. Les ajustements nécessaires à la circulation des métros et des chenilles sont rares et, au début des tests, je ne notais aucune différence dans la réactivité et dans la qualité du travail entre Rouly et moi.

Depuis quelques semaines, son efficacité est nettement supérieure, au point que je pourrais, sans dommage, confier l'ensemble de ma mission à Rouly.

C'est d'ailleurs ce que je m'appête à faire, pour faire suite à la découverte incroyable que j'ai faite voilà deux jours.

J'étais sortie me balader, aussi couverte qu'en journée, pour garder au plus près de moi toute la fraîcheur de ma veste-clim.

L'air chaud, pesant, flottait encore à hauteur d'homme et, malgré mon allure réduite, je ralliai rapidement mon coin préféré de la forêt, là où les arbres sont remplacés par des buissons d'épineux, puis, plus loin, par un étang.

J'aime cette zone de transition que j'appelle « l'anomalie ». La proximité de l'eau ne suffit pas à expliquer la sensation de fraîcheur qui s'en dégage et mon GPS personnel, à l'approche de cet endroit, perd toute notion de distance. Même mes yeux semblent s'y dérégler. Impossible de fixer l'herbe et les buissons à plus d'un mètre sans attraper un mal de tête, impossible aussi d'avancer tout droit. Quelque chose, dans cette portion du parc modifiait la polarisation de la lumière, comme me l'avait montré, maintes fois, la fonction infrarouge de mes lunettes-écran. J'y revenais, souvent, par curiosité, mais également parce que debout là, je me sentais sereine, détachée de l'écoulement du temps ordinaire, pressé, urgent, sans plus savoir pourquoi.

Ce soir-là, donc, je me tenais dans la zone où démarraient les perturbations sensorielles et électromagnétiques, fixant le sol, deux mètres plus loin, de biais pour ne pas me fatiguer. Soudain, je vis passer une ombre, rapide, fugace et de taille humaine.

Lorsque je tentai de me concentrer sur l'apparition pour l'identifier, il n'y avait plus rien.

Alors, je décidai de tester, en grandeur nature, la théorie que j'avais récemment esquissée.

Je fermai les yeux et, un pas après l'autre, j'avançai, tout droit, vers la source du mouvement que j'avais perçu.

Je comptai trente pas, puis j'ouvris les yeux.

Une femme en combi sombre se tenait à 30 centimètres de moi, immobile.

Elle me sourit et me dit d'une voix douce :

« C'est comme ça, exactement, que nous franchissons le champ. Que veux-tu ? »

Comme je ne répondais pas, encore sous le choc, elle poursuivit :

« Ce n'est pas la première fois que tu traînes par ici. Nous avons scanné ta puce et établi que tu ne travaillais pour aucun de nos ennemis. Que sais-tu de ce lieu ? »

Je recouvrais peu à peu mes esprits et regardais autour de moi.

« Je ne comprends rien à tout ça. J'ai toujours trouvé cet endroit mystérieux, mais ce champ... Qu'est-ce que c'est ? Comment faites-vous ça ? »

J'étais de l'autre côté de la barrière et le paysage pouvait paraître identique à ce que j'avais contemplé plus tôt, mais les parfums végétaux qui roulaient, enivrants, autour de moi, me lassaient percevoir une nouvelle dimension de la notion de « champ ».

Mon interlocutrice s'appelait Cynthia. Elle ne manifesta aucune surprise quant à mon apparence quand je tombai la capuche. Elle me répéta, une fois de plus, que suffisamment de renseignements avaient été pris à mon sujet pour qu'elle me fasse confiance.

Son insistance me révéla l'étendue de la défiance qu'elle et ceux qu'elle englobait dans « nous » entretenaient vis-à-vis de ceux qui n'en étaient pas.

Mais qui étaient-ils ? Que cachaient-ils ?

Elle me fit signe d'attendre et posa sa main en coquille sur son oreille. Elle patienta en silence et m'annonça :

« J'ai l'autorisation de t'emmener. »

Cynthia me devança à travers les buissons d'épineux et s'arrêta à un endroit que rien ne distinguait. Elle appuya sur quatre cailloux que je n'avais pas repérés puis fit un pas en arrière.

« Recule ! »

Une portion du terrain pivota suivant un axe horizontal et me dévoila une ouverture de la taille d'une porte et un escalier de pierre où nous nous engouffrâmes.

Le sol se referma derrière nous et les parois que nous longions se parèrent de lumières douces et irréelles. La fraîcheur et les senteurs dont je n'avais eu qu'un raccourci me frappèrent en une grande bouffée.

Les questions qui m'assaillaient partaient dans tous les sens, incapables de s'organiser autour d'une hypothèse plausible.

Après cinq minutes de descente, on parvenait à un premier interniveau sobrement aménagé.

« Voici Flora, c'est la gardienne de la porte, pour aujourd'hui. Elle l'actionne quand nous composons le code correct. »

Flora me sourit, sans me dévisager, puis replongea dans la contemplation de l'écran de sa console de bureau où grouillaient des tableaux de calculs.

Nous reprîmes la descente jusqu'à un sous-sol plus richement aménagé avec des pièces, ouvertes ou fermées, de part et d'autre d'un couloir tout en pierre polie.

« Ellui, c'est Jan. Fille ou garçon en fonction des jours.

— Garçon, aujourd'hui. Bien le bonsoir ! », répondit l'intéressé qui lisait, avachi sur un canapé de bois, un livre en papier.

Un livre en papier !

Je vis que les murs étaient couverts de rayonnages qui débordaient littéralement de volumes archaïques.

« La bibliothèque, indiqua Cynthia. Certaines ressources n'ont jamais été numérisées. Elle impressionne toujours les nouveaux !

— Et je suis nouveau, justement, ajouta Jan en riant. Bienvenue chez les rêveurs ! »

Bienvenue ?

J'étais déroutée par l'accueil chaleureux de ces inconnus et par leur calme joyeux.

« Viens par ici, nous allons voir Michelle. Elle t'attend. »

Toujours silencieuse, je suivis ma guide, presque sans toucher le sol, tant je peinais à comprendre ce qui m'arrivait.

Quelle heure pouvait-il être ?

Michelle était un anachronisme vivant, une jolie femme sans âge, un peu trop mince, moins pâlotte qu'on n'aurait cru pour une personne habitant un souterrain, vêtue d'une longue robe à fleurs et portant des bottines à lacets.

Elle se présenta comme la responsable de la communauté, s'installa derrière un bureau et m'offrit un siège. Elle entreprit de m'expliquer ce qu'était le lieu que je découvrais.

« Le grenier, dit-elle, existe depuis 2027. J'étais jeune encore et je suis la seule rescapée du groupe qui a lancé cette folle idée. »

Elle éclata de rire en voyant ma réaction muette.

« Fais pas cette tête ! Personne n'est mort. Il est surtout difficile pour certains de disparaître pendant trop longtemps. Laisse-moi te raconter. Le but du grenier, au départ, c'était de conserver, par n'importe quel moyen, ce qu'il restait de biodiversité dans notre région, en particulier pour les cultures alimentaires. »

Cynthia, debout à ses côtés, hochait la tête en souriant.

« Des grains, d'abord, expliqua Michelle, d'où le nom de grenier. Mais aussi les plantes, dans une sorte d'herbier. Quand nous avons trouvé la méthode pour faire pousser les essences sous terre, on est passés du projet de musée à quelque chose de plus ambitieux, de plus vivant. »

J'écoutais la bouche ouverte, comprenant d'un coup que les effluves, de plus en plus présents, qui me parvenaient n'étaient pas artificiels.

« Je parle trop, dit encore Michelle, viens, je vais te montrer. »

Elle se leva brusquement, contourna sa chaise et me fit signe de la suivre.

Michelle, devant moi, Cynthia derrière, nous empruntâmes de nouveaux couloirs, longeant de nouvelles pièces, certaines fermées, certaines ouvertes.

« Bien que fonctionnant en communauté, nous respectons les besoins de solitude », lâcha Michelle sur un ton de confiance.

Les odeurs se renforçaient à mesure que nous avançons.

Michelle s'arrêta et poussa une lourde porte coulissante, me révélant d'un coup, la grande serre. Il s'agissait d'un immense amphithéâtre abritant des rangées de plantes et parcouru par des insectes multicolores, des oiseaux...

Le tout baignait dans un éclat laiteux.

« Mon Dieu ! Mais comment ? »

— Cette partie du grenier est construite sous l'étang. Ça n'a pas été simple de concevoir la structure, de creuser sans rien détruire, de mettre en place le système d'éclairage...

— C'est fabuleux !

— Des panneaux hydro-solaires sont disposés juste sous la surface de l'eau, cachés dans des végétaux factices. L'énergie, amplifiée par l'effet loupe, est transmise ici, au moyen de fibres optiques et ce qui n'est pas directement consommé est stocké

pour l'éclairage de nuit et d'autres usages communs. Pour les appareils à utilisation occasionnelle, nous conseillons les vélos-énergie.

— Les Manpower... »

Soudain, il me parut clair que je n'étais pas là par hasard. Une forteresse aussi bien gardée n'avait pas pu s'ouvrir à moi, par ma seule audace.

« Pourquoi moi ? »

— Nous cherchons à recruter des développeurs informatiques.

— Je ne programme presque plus.

— Presque, je sais. Nous avons, cependant, compris que tu as conçu un système indétectable pour automatiser ton travail citoyen.

— Comment savez-vous ?

— Je te présenterai le reste de l'équipe bientôt. On a de plus en plus de mal à trouver des gens qui ont, à la fois tes capacités et un réel intérêt pour la nature.

— Nous faisons partie de la nature...

— Bien sûr, mais beaucoup voient les choses autrement. J'ai observé tes réactions et je dirais que tu es déjà embarquée dans le projet.

— De quoi avez-vous besoin exactement ?

— Nous voulons améliorer le brouillage en surface et surtout faciliter l'engagement de nos membres. Il faudrait permettre aux nôtres de préserver les apparences, là-haut, tout en étant ici. Les disparitions sont notre plus gros problème. En ça, ton logiciel est prometteur.

— Je vois.

— As-tu des démarches à effectuer avant de nous rejoindre quelque temps ?

— Longtemps ?

— Six mois. »

Je suis remontée dans mon appartement. J'ai vérifié les flux automatiques de mon salaire pour mes frais divers, j'ai enclenché la domotique et mis en place le suivi distant de tout mon système informatique. Je redescendrai demain vers ce qui, d'ici, ressemble à un mirage étrange.

Voilà pourquoi j'ai eu besoin de noter tout cela par écrit. Si vous me lisez, c'est que vous faites partie des personnes que j'ai choisi d'avertir si mon absence durait plus de six mois. Vous êtes peut-être en mesure de contribuer à la vie du Grenier. ■■■

- Li-Cam -

Nouvelle construite avec les participant-es des 8 juillet et 8 septembre 2020



Autrice de science-fiction, Li-Cam a publié 6 romans et une quarantaine de nouvelles à ce jour. Ses thèmes de prédilections sont notre perception du monde, notre relation à l'autre, l'intelligence artificielle, les neurosciences et l'écologie. Elle fait partie des fondateurs de MI+, dont le but est la promotion de la science-fiction française au travers de projets culturels trans-disciplinaires et multidimensionnels.
<https://lavolte.net/auteurs/li-cam/>

L'agenda d'Alex n'est pas très chargé aujourd'hui, il se remplira comme souvent au fil des pas, des heures et des rencontres. Pour l'instant, il ne contient que deux rendez-vous ce matin ; les prénoms et les lieux de consultation choisis s'affichent en relief sur ses lentilles de contact. Calque discret mais parfaitement lisible sur la réalité.

Alex marche sur le large trottoir à l'ombre des éco-bats munis de grandes terrasses, manière de jardins suspendus d'un côté, et des arbres, surtout des oliviers et des cyprès, de l'autre. Sur ses lentilles oculaires, les datas s'épanouissent et se meuvent, ruisseaux puis fleuves pastels d'informations qui recoupent en partie le dessin des rues et des avenues. Il est un peu plus de huit heures et déjà son quartier fourmille d'activité. Les kilos carbone, les kilowatts heure, les litres d'eau s'additionnent en temps réels, sur chaque habitation, sur les quelques véhicules qui roulent sur la chaussée ou volent à une vingtaine de mètres du sol, sur la cinquantaine de piétons et de cyclistes qu'elle a croisés, sur les échoppes et les boutiques, sur les animaux et sur les plantes aussi. Le flux des marchandises et des colis s'affiche également. La plupart des données s'agitent, d'autres, plus rares, sont statiques. L'ensemble s'écoule dans toutes les directions, en continu.

Le premier rendez-vous d'Alex n'est pas strictement professionnel, il a lieu au Forum, à plus d'un kilomètre. Elle marche encore un peu en examinant les données de son quartier, puis désactive la source data de la ville, et la réalité se livre à elle dans sa simplicité originelle. Elle prend conscience d'autres sensations que celles liées à la vue. La légère brise qui caresse sa chevelure bouclée et son visage, l'odeur des plantes qui embaume l'air, le chant des merles et des mésanges, les cris moins harmonieux mais amusants des tourterelles,

le bitume sous ses baskets, et le poids de son sac à dos. Elle ralentit le pas, elle n'est pas pressée. Du coin de l'œil, elle aperçoit la silhouette furtive d'un écureuil grim pant à la façade verdoyante d'un éco-bat. Quelques transports en commun à l'hydrogène passent en silence sur la chaussée moins large que les trottoirs qui semblent lui servir de rivages. Au bas des bâtiments, de nombreux composteurs côtoient des tables, des bancs et des chaises en bois qui se remplissent aux heures des repas, et jusque tard dans la nuit au cœur de l'été. Un couple de personnes âgées y prend son petit-déjeuner, le mari consulte les infos sur une tablette incrustée dans le mobilier, à disposition des usagers.

Alex reconnaît un lycéen, le neveu d'une de ses patientes, il file à toute vitesse.

Milan s'est éjecté de l'Autonom qui vient de le déposer. Un peu énervé par la mamie assise sur le strapontin qui lui bloquait la sortie. Filant dans la brise déjà chaude du matin, il slalome au milieu des zones de frontage encombrées de mobiliers urbain qui bordent la rue, passant devant les immeubles autogérés, qui jouxtent le Lycée. Sa montre vibre, il tapote du bout du doigt et poste un pouce bas au service d'écotaxi, un numéro de salle s'affiche. Pas d'info d'itinéraire, message d'erreur... tant pis il demandera son chemin à un de ses camarades.

Hier, Alex a enchaîné les consultations, près d'une dizaine, dont une qui s'est tenue dans le grand potager participatif de son quartier. C'était la première fois qu'elle conseillait un patient en jardinant, elle se dit que l'expérience est à réitérer. Elle a trouvé que la teneur et le rythme des échanges étaient différents. À la fois plus simples et plus profonds. Pertinents.

Le forum en vue, Alex se reconnecte à la source data pour vérifier que le fichier qu'elle compte utiliser comme support pour son rendez-vous est bien accessible. Il s'agit d'un enregistrement sonore datant du début du vingt et unième siècle. Une pièce archéologique qui a grandement retenu son attention quand elle l'a écoutée pour la première fois, il y a un mois de cela.

Alex pénètre dans le forum, un grand bâtiment servant à la fois de marché, de lieu de débat et de décision pour le quartier, et se dirige en direction du point Avatar Travel. Elle se poste devant une porte. Sur ses lentilles de contact, le coût carbone du service et les nom et prénom des arrivants sont consultables. Alex signale sa présence en activant une icône et sélectionne la personne qu'elle doit rencontrer.

Hélène réside à plus de 400 kilomètres de Paris et est âgée de 82 ans. Bien que ce ne soit pas une consultation ordinaire, elle a tenu à respecter la pratique habituelle d'Alex. Pour ces raisons,

elle a choisi ce moyen de transport peu onéreux.

La porte s'ouvre. Un robot sur roulette, aussi haut qu'Alex, et arborant un écran à la place du visage, s'avance.

—Bonjour, lance Alex.

—Bonjour, répond Hélène d'une voix atone.

Ses cheveux sont regroupés sur sa tête en chignon, coiffure dont s'échappe quelques mèches blanches. Et elle porte des lunettes à grosses montures passées de mode, mais elle ne fait pas son âge.

Alex se connecte au robot pour en prendre les commandes.

—Je vous remercie d'avoir accepté mon invitation, ajoute-t-elle, puis fait demi-tour en direction de la sortie.

Le robot se place à ses côtés, calant sa vitesse sur la sienne.

Une fois dans la rue, Alex hésite - ce n'est pas une consultation ordinaire - elle a le trac.

—Vous êtes psychologue ambulante, je crois, demande la vieille dame via le robot. Alex l'imagine, chez elle, installée dans son fauteuil, et se dit que ce ne sont peut-être pas les conditions idéales.

—Oui. Je consulte à pied.

—J'espère que ce mode de transport fera l'affaire.

Avant de vous interroger, j'aimerais que vous écoutiez un enregistrement pour vous mettre en condition, si je puis dire.

Le robot évoluant à ses côtés, Alex ne peut voir l'expression d'Hélène.

—Comme vous voulez.

—Fermez les yeux, s'il vous plaît.

—D'accord.

Alex partage le fichier, puis en lance la lecture. Le volume sonore correspond à la réalité de l'époque. Le vacarme d'une rue parisienne à une heure de pointe en 2018.

Au bout d'à peine une minute, Hélène s'écrie : —Stop ! »

—Je vous ai proposé dans mon message de m'aider à comprendre la psychologie de votre génération. Vous étiez climatologue, il me semble.

—Vous m'avez proposé une séance d'archéologie psychologique, je n'imaginais pas devoir réentendre tout ce raffut.

—Je m'excuse. Je pensais que cela vous aiderait à vous souvenir. Les deux femmes évoluent lentement sur le trottoir. Alex n'a pas prévu d'itinéraire précis.

—Dans votre message, vous avez mentionné l'année 2020.

—Comment alliez-vous cette année-là ?

Hélène ne répond pas immédiatement. Le temps passe au rythme des pas d'Alex.

—Mal, finit par lâcher la climatologue d'une voix lasse. Mon mari faisait une dépression, ma mère souffrait d'une maladie auto-immune, et mon père avait des problèmes cardiaques. J'avais moi-même des ennuis avec quelques uns de mes collègues. Et

le monde allait mal, en général.

—Je pensais que vous me parleriez surtout de votre métier.

—Beaucoup de climatologues étaient dépressifs ou en burn out. C'était difficile de passer une grande partie de son temps à analyser des cartes, des tableaux et des graphiques qui donnent tous les mêmes pronostics, tout en constatant que beaucoup de gens s'en moquaient.

—Bien sûr.

—Je ne m'en étais pas rendu compte ou plutôt, je ne voulais pas le voir, mais mon métier avait commencé à peser lourdement sur mon moral. J'avais essayé de me soigner par moi-même, mais ça n'avait pas marché. J'allais très mal depuis plusieurs années, depuis l'élection de Trump, je pense. Je me sentais seule et faible. En février, j'étais à bout. J'ai perdu les pédales. Mon médecin m'a mise au repos d'office pendant plusieurs mois. En me tendant mon arrêt de travail, elle m'a dit : « Le monde ne va pas s'écrouler ». Et j'ai pensé « Si seulement ».

Hélène se tait.

—Si seulement, l'encourage Alex.

—Si seulement il pouvait tenir encore un peu. Quelques semaines plus tard, la moitié de la population mondiale était confinée.

Sans s'en rendre compte, Alex s'immobilise.

—Le monde s'était arrêté, murmure-t-elle.

—Une coïncidence qui m'a obligée à me poser, à réfléchir, à prendre soin de moi. Avec mon mari, nous nous sommes mis au yoga et à la méditation. J'ai perdu 8 kilos. Le confinement m'a obligé à prendre du recul, à me recentrer. J'ai mis beaucoup de temps à me remettre. Plusieurs mois, voire années. Il en a sans doute été de même pour beaucoup de gens à l'époque.

Les deux femmes reprennent leur marche. Elles croisent désormais plus de passants qui se promènent ou vaquent à leurs occupations. Alex sort son thermos de son sac et boit une gorgée d'eau fraîche. Elles parlent du confinement, et de l'impact du Covid 19 sur le cours du monde.

—Il faut normalement une génération pour aboutir à une prise de conscience et à un changement, hormis dans l'hypothèse d'un grave traumatisme, conclut Hélène. J'ignore si je peux parler au nom de ma génération. En 2020, je me suis sentie vieille et inadaptée. J'ai appris que je ne pourrai pas retravailler au même rythme, que je devais ralentir. Il y a ce que l'on souhaite et ce dont on a besoin.

En écoutant Hélène, Alex pense au mouvement des esprits qui précède les changements de mode de vie. Beaucoup de pays sont sortis affaiblis de la crise sanitaire liée au Covid, beaucoup ont changé de cap vers la transition écologique, vers la neutralité carbone.

Elles continuent à converser encore un moment, puis Alex réalise qu'elle doit se rendre bientôt à son prochain rendez-vous.

—Voulez-vous que je vous raccompagne ? demande-t-elle à

son interlocutrice.

—J'ai prévu de me promener encore un peu. Je n'ai pas visité Paris depuis des années.

Les deux femmes se séparent, et Alex se reconnecte à la source data de la ville. L'activité a augmenté, le bilan carbone est en hausse, mais sa progression est sans commune mesure avec ce qu'elle devait être trente ans plus tôt. Elle repense au fichier qu'elle a fait écouter à Hélène en introduction de leur conversation, au vacarme de la rue, à tout ce bruit insupportable.

Puis, elle découvre que Joe lui a laissé un message, il l'attend devant son éco-bat qui se situe à 10 minutes de marche. La psychologue pourrait presser le pas, or elle n'en fait rien. Joe a 25 ans, dix ans de moins qu'elle. Il bouillonne à l'intérieur. Il est persuadé d'avoir raison sur tout, il a accepté d'entrer en thérapie « pour que ses vieux le lâchent », comme il dit.

Quand Alex se présente au lieu de rendez-vous, Joe sirote une bière artisanale à la terrasse de l'éco-bat où il habite avec ses parents.

—On y va, dit la psychologue en se postant devant le jeune homme.

—Où ? demande-t-il.

—Nous allons discuter.

—Très drôle, raille Joe, puis il finit de boire sa bière, avant de se lever d'un bond.

Joe est grand. Son corps noueux semble toujours sous tension, et il marche à grand pas énergiques, comme s'il voulait s'échapper, comme si en agissant de la sorte, il pouvait influencer sur le cours du temps, et faire que la consultation finisse plus tôt. Alex le laisse la devancer. Elle le regarde s'éloigner. Il ne s'est pas rendu compte qu'elle n'était plus à côté de lui.

Un groupe de canards traverse le trottoir en cancanant. Le jeune homme ne les voit pas, ne les entend pas, ne cesse de se passer la main dans les cheveux nerveusement. En l'observant, Alex repense à sa conversation avec Hélène et se dit que Joe aurait peut-être préféré le vacarme du monde d'avant. La foire d'empoigne des médias sociaux. La frénésie des achats en ligne. Les philosophies de vie en 280 caractères. Les tutos bien-être de moins de deux minutes. Les vains slogans et les punch lines. L'agitation et la fureur comme remède à la peur du vide.

Avec Joe, Alex utilise un outil dont elle se sert souvent dans sa pratique. Pour l'instant, il n'a pas donné de résultats probants sur ce patient.

—Connecte-toi à l'emotion mapping !, s'écrie-t-elle.

La psychologue active alors l'icône correspondante. Le coût carbone de l'opération s'ajoute à son bilan personnel. Puis, la réalité se pare d'autres couleurs, d'autres matières, d'autres sons, de mots, commentaires, entrées de journal, poèmes, blagues et petites histoires. Les impressions de tous ceux qui

en passant dans la rue, ont souhaité partager leurs ressentis ou leur humeur. Elle choisit le calque qu'elle a élaboré pour cette consultation, calque où les arbres jouent du piano, improvisent autour d'un thème de jazz. Leurs branches portent des feuilles en forme de notes de musique qui frémissent dans le vent.

—Je n'aime pas ça, annonce Joe.

Alex l'a rejoint. Il a daigné ralentir son allure.

—Pourquoi ?

Elle voudrait qu'il puisse élaborer un peu plus à ce sujet. Mais il est toujours aussi catégorique.

—Je n'aime pas, c'est tout.

—Comment te sens-tu ?

—Ça va, ça vient.

Alex saisit l'occasion qui lui est donnée.

—Les émotions changent, elles bougent plus ou moins vite, elles sont parfois fortes, parfois douces. Il faut pouvoir les ressentir, les regarder, les analyser, puis les laisser passer. Elles vont et viennent comme tu l'as très justement dit, elles nous apprennent des choses sur nous et sur le monde. Pour bénéficier de leur apport, on peut leur donner une couleur, un son, ou les exprimer avec des mots.

— Je ne sais pas comment je me sens. Je n'ai rien à dire !

Joe a élevé la voix. En réponse, la psychologue modifie la musique qu'émettent les feuilles, la brise en les soulevant sonne désormais comme les vagues venant effleurer le sable. Le bruissement de l'océan est régulier, apaisant, hypnotique. Alex note que le jeune homme regarde désormais autour de lui, qu'il paraît moins tendu. Elle ne lui pose pas de questions, elle le laisse vivre et profiter de l'instant.

Pendant que Joe se détend sur le calque qui lui est dévolu, la psychologue revient sur le calque collectif. Des bulles de savon flottent indolentes dans le ciel. La texture des façades d'ordinaire couvertes de plantes, a parfois été modifiée ; laine, fourrure, eau, bois, ou encore paille, on peut aussi y voir de grands animaux, des feux d'artifices, des textes, des messages, des recettes de cuisine. Un gigantesque « I love mon quartier » couvre plusieurs façades d'éco-bats.

À chacun de ses pas, le trottoir murmure à Alex des encouragements.

Au bout d'un quart d'heure, la psychologue demande :

— Je pourrais enregistrer cette tonalité, qu'en penses-tu ?

— Quoi ?

— Le bruit des vagues dans le feuillage des arbres, je peux l'enregistrer pour notre prochaine séance, si tu veux.

— T'as qu'à faire ça.

Alex se dit que la colère du jeune homme cache d'autres émotions, la peur et la tristesse à n'en pas douter. Joe lutte à sa manière contre une dépression sévère depuis plusieurs années,

depuis que sa copine l'a quitté, depuis qu'il a laissé tomber ses études d'ingénieur.

Après s'être séparée du jeune homme, la psychologue garde le calque collectif ouvert, et le consulte longuement pour prendre la température émotionnelle du quartier.

Puis elle se met à flâner en attendant d'être contactée par d'autres patients. Elle traverse la dalle de déambulation, couvrant une surface de 3000 mètres carrés, un endroit réservé aux piétons et dédié à diverses activités. Le lieu est ombragé, parsemé de pergolas où grimpent des glycines, de la vigne ou encore du chèvrefeuille. Aux endroits ensoleillés, des graines sèchent sur des toiles posées au sol. Une jeune femme passe en tenant plusieurs chiens en laisse, elle les promène pour d'autres, des gens résidant dans le même éco-bat. Un groupe d'une vingtaine de personnes de tout âge participe à un cours de Tai-Chi en plein air. Lenteur et élégance des mouvements. Temps suspendu. Le groupe respire à l'unisson. Et Alex les regarde un moment, s'accordant une pause bien méritée.

Puis elle réactive la source data de la ville et constate qu'elle a reçu un message de Lina, la représentante du secteur. Elle consulte souvent, toujours à cause du stress occasionné par sa fonction bénévole, jamais en raison de son métier d'institutrice. Dans son message, la jeune femme lui donne rendez-vous près de son école, à 11h30, pour déjeuner. Ça tombe bien, quoi qu'il soit encore tôt, Alex commence à avoir faim. Le sandwich qu'elle s'est préparé ce matin avant de partir l'attend sagement dans une boîte isotherme enfouie dans son sac à dos. La data source lui indique qu'elle se trouve à une vingtaine de minutes de marche du lieu de son prochain rendez-vous. Elle a le temps, elle peut donc continuer à flâner. Elle hésite à se joindre au cours de Tai-Chi, puis elle aperçoit un homme transportant une chaise pliante et un étui. Il s'installe à l'ombre d'une pergola et se met à jouer un air sur son ukulélé. Alex ne connaît pas le morceau, mais le son de l'instrument de musique lui plaît. Elle s'approche. L'homme arbore un léger sourire tandis qu'il place ses doigts avec précaution sur le manche du ukulélé. D'autres habitants du quartier viennent s'attrouper et écouter le petit concerto. Après quelques minutes, Alex décide d'accorder au musicien deux points de crédit carbone, de quoi se payer un bon repas. Elle reste encore un peu, puis reprend sa marche et traverse la dalle de déambulation, qui l'heure du déjeuner approchant, est désormais plus peuplée. Plusieurs food trucks estaminets se sont garés autour du lieu, prêts à vendre leur marchandise. La source data affiche pour chacun d'eux un coût carbone, en fonction des produits qu'ils vendent, mais aussi en fonction des kilomètres qu'ils ont parcouru, et du carburant qu'ils utilisent.

Alors qu'elle arrive aux abords de l'école où enseigne Lina, Alex reçoit un message du lycéen qu'elle a croisé plus tôt. Dans son message, il indique qu'il souhaite la voir le lendemain, Alex accepte le rendez-vous et lui envoie un lien vers un calque vierge d'émotion mapping en lui demandant de le remplir avant leur rencontre. Il répond d'un pouce levé.

Alex et Lina se sont rejointes dans une zone multi-activités située à quelques rues de l'école où travaille l'institutrice. Il s'agit d'un lieu couvert, une sorte de barnum semi-provisoire, dans lequel des ateliers de recyclage ou de réhabilitation de matériel s'installent la semaine, tandis que le week-end est dédié aux activités pour les enfants ou pour les seniors. Lina a modifié le lieu de leur rendez-vous au dernier moment car elle a voulu s'assurer pendant sa pause déjeuner que tout était en ordre pour l'installation prochaine, un jour par semaine, d'un ébéniste rénovant des meubles anciens. Alex se fait la remarque que la jeune institutrice a décidément du mal à gérer la charge mentale liée à son activité bénévole.

— L'empreinte carbone de la ville est fluctuante, et les loyers recommencent à monter, indique Lina qui porte toujours sa blouse maculée de craie, et contemple longuement son sandwich pita d'un air désolé. Ça ne s'était pas vu depuis le début des années 20, depuis l'essor du télétravail et le départ des classes les plus aisées vers la Province.

— Mmmhh, répond Alex.

— Certains trottoirs sont si encombrés qu'on ne peut plus y circuler. Le déblaiement ou la réaffectation du mobilier urbain coûte cher en points carbone.

— Mmmhh...

— J'ai lancé une consultation citoyenne au sujet des transports mutualisés sur plusieurs immeubles. La plupart sont des autonomes, mais il reste encore quelques conducteurs bénévoles qui se retrouvent pris à parti dans des conflits de générations. Les jeunes et les plus âgés se les arrachent les week-ends. Nous n'avons pas les moyens en ce moment d'acheter plus d'autonomes et je rechigne à recourir davantage au bénévolat. Il est impossible de satisfaire tout le monde.

— Exactement. Tu me sembles fatiguée. Pourquoi ne pas ralentir un peu pendant quelques temps ? Ou prendre des vacances ?

— Il y a trop de projets en cours, ce n'est pas le bon moment.

— Tu devrais y réfléchir.

Lina continue à parler de son rôle de représentante de secteur, elle aborde la réhabilitation de plusieurs lieux, et la construction d'un éco-bat modulable. Alex l'écoute, consciente que sa patiente n'a pas entendu ce qu'elle lui avait dit.

Après son rendez-vous, la psychologue consulte la source

data à nouveau. Personne ne l'ayant contactée, elle décide de s'accorder une pause, et marche dans le quartier d'un pas lent, méditatif. Elle regarde autour d'elle, remarque des détails, des modifications qui n'étaient pas là hier ou encore la semaine dernière. Tout bouge, tout change. Un nouvel étal s'est installé sur le trottoir qu'elle arpente, à quelques encablures d'une grande serre partagée par les habitants de plusieurs éco-bats, serre construite il y a peine quelques mois.

La ville change, sans cesse en mouvement, elle cherche un équilibre, tel un esprit qui se remet lentement.

En s'approchant, Alex constate que le marchand n'est pas là. L'étal présente des vêtements en lin, des chemises, des pantalons, mais aussi du linge de maison. Intéressée, Alex déplie les étoffes pour en apprécier la qualité. Elle hésite longuement sur un sarouel, puis se décide. Après en avoir consulté le coût sur la source data, et s'en être acquitté, elle fourre le vêtement dans son sac, satisfaite. Il fera bientôt très chaud, et ce pantalon large et léger, lui permettra de continuer à consulter avec un minimum de confort, même en plein été.

Alex se redirige ensuite en direction de la dalle de déambulation, elle s'assoit sur un banc en attendant d'être contactée.

Un peu fatiguée, elle se masse les cuisses et les mollets. La source data lui indique qu'elle a déjà parcouru plus de 10 kilomètres, ce qui lui vaut un crédit carbone de 6 unités. Elle a reçu un message d'Amparo au sujet du vernissage de son expo.

Amparo est resté.e un peu plus tard au jardin partagé. Iel a eu l'autorisation de peindre à certains endroits du jardin des QR codes en peinture bioluminescente qui renvoient des informations vers son exposition. Iel peaufine sa peinture à base d'algues. Le jour les dessins ressemblent à une mousse verte destinée à s'allumer la nuit venue. Iel attend le tout début du crépuscule pour vérifier si la peinture a bien séché et si la couleur commence légèrement à se modifier. Ses collègues pourront découvrir son travail artistique, l'autre facette de ses activités.

Amparo travaille au jardin partagé depuis 2 ans en temps situé. A côté de cette activité iel pratique l'art urbain de nuit ou le S.A.N. (Street Art by Night). Pour la première fois iel est en résidence sur l'Ancien Périf, la prestigieuse galerie d'art à ciel ouvert qui entoure la capitale.

Joe lui aussi s'est manifesté, il a apporté quelques modifications sur son calque d'emotion mapping, des petites touches ça et là et une phrase écrite sur le trottoir : « Dans ma tête, les mots sont nets comme des caractères d'imprimerie, mais sous mon stylo s'entassent les gribouillis ». Alex est touchée par la sensibilité que lui dévoile enfin le jeune homme. Le lycéen a

lui aussi customisé son calque, les personnages de sa série préférée parcourent les rues.

Milan sort de classe, récupère son sac dans les casiers de consigne mobile devant l'entrée du bahut. Se change dans la cabine, sa silhouette d'athlète en ombre projetée sur la paroi translucide par le soleil couchant. Descend la marche d'un pas souple, s'appuie sur le banc du frontage voisin pour faire un premier échauffement. Jette un coup d'œil sur l'affiche interactive du quartier, le chantier d'écorénoovation de 10 maisons de la rue va commencer ce soir, le forum de quartier ouvre une votation sur les navettes Autonom partagées, le foodtruck estaminet s'est installé deux rues plus loin. Ce soir, ce sera donc cuisine participative avec qui sera là. Sur ce il s'élançe, pour un parcours de sport de rue d'une petite heure. Il affectionne ce moment à lui, au milieu de la nature rafraichissante qui borde le réseau vert aménagé où chacun entre et sort pour s'approprier les abords. Fin du parcours, détente et étirements. Mais sa pensée est déjà ailleurs, il s'est fait depuis peu recenser et vient de recevoir le lien d'enregistrement pour le service civique « jeunes ». Une grande nouvelle question, pour laquelle il n'a pas vraiment de réponse. Direction le foodtruck estaminet, pour donner son avis sur le service des Autonom et reprendre de l'énergie, avant la permission de minuit avec les copains.

Un homme, après être passé plusieurs fois devant Alex, finit par s'asseoir à ses côtés. Elle ne le connaît que de vue. Ses avant-bras sont couverts de psoriasis. Il lui annonce qu'il n'a pas osé prendre rendez-vous, mais qu'il croit avoir besoin d'une consultation. Alex se lève.

— Allons-y, annonce-t-elle.

Il s'appelle Timo.

— Diminutif de Timothée, souffle-t-il.

Très timide, il évite le regard d'Alex, et marche légèrement en retrait. Il murmure et soupire plus qu'il ne parle de son coloc qui ne fait pas la cuisine, de sa sœur qui ne le contacte jamais, de son psoriasis qui le gêne beaucoup, de son surpoids. Il se dévalue, n'arrête pas de se gratter les avant-bras et de tirer sur son T-shirt pour cacher son ventre légèrement rebondi.

En pleine consultation, la psychologue est abordée par Auriol, un autre patient qui l'inonde de messages depuis près de deux semaines, il souhaiterait qu'elle puisse le voir en soirée car il souffre d'agoraphobie. Elle s'y est refusée jusqu'à maintenant pour l'obliger à dompter sa peur, ce qu'il tente de faire en venant à sa rencontre en fin d'après-midi, dans une rue passante. Elle accepte donc de le rencontrer à 9 heures du soir, à l'endroit de son choix.

Puis, elle reporte toute son attention sur Timo, qui s'est éloigné

et l'attend en faisant semblant de s'intéresser à un portique de livres d'occasion en libre-service.

Comme souvent, lors d'un premier rendez-vous, leur conversation dure plusieurs kilomètres et prend de nombreux détours, flottements, hésitations – ils font connaissance et essayent ensemble de trouver ou de donner du sens.

Une fois le QR code vérifié, Amparo se dirige vers la dalle de la grande traversée qui lui permet de rejoindre son expo. Il lui faut environ 40 minutes de marche habituellement. Avec ses chaussures rebondiel devrait gagner 10 minutes. Le confort est indéniable pour parcourir la ville à marche rapide tout en errant dans ses pensées comme si on marchait sur les nuages. Il lui faut arriver avant la tombée de la nuit pour découvrir l'étonnement des passants au moment où ses peintures s'illuminent pleinement. C'est le moment qu'il préfère.

Mais une odeur l'invite à s'arrêter au « Food Troc ». Amparo échange des mirabelles du jardin partagé contre une portion de dim sum aux châtaignes. Les « foods troc » sont des stands de street food à base de produits de saisons. Il est possible d'y échanger des produits contre des plats à emporter cuisinés. On en trouve de plus en plus sur les grands axes passants et vivants.

Iel repart avec les dim sum encore chauds, d'un pas rapide.

En arrivant sur le lieu de l'expo - la couleur commence déjà à scintiller d'une intensité qui reste encore imperceptible pour les passants - Amparo s'assoie sur le grand banc du milieu qui lui permet de voir ses peintures de loin. Iel déguste ses dim sum en observant les passants et le changement de couleur de ses œuvres, c'est hypnotisant. Une jeune femme s'arrête un instant en jetant un œil au mur. Un couple s'étonne puis rit de la forme qu'ils devinent. Un homme immobile s'est arrêté debout un peu en biais. Ce n'est pas la première fois qu'il vient et reste à l'écart une partie de la nuit à regarder l'ambiance. Au bras de son papa une petite fille crie « papa papa il y a une dauphin sur le mur »... le papa arrête son pas ... « qu'est-ce que tu dis ma chérie ? »

Sa fille lui répond « regarde la grande dauphin sur le mur ? »
« C'est un dauphin pas une dauphin ... tu as beaucoup d'imagination ma chouchou » répond le papa.

Amparo tout prêt écoute avec amusement, puis dit à la petite fille et à son papa. « C'est bien un dauphin ». Au fur et à mesure qu'il présente son exposition sur les animaux des fonds marins qui se révèlent dans la nuit à l'air libre, la couleur qui ressemblait à de la mousse s'est éclaircie jusqu'à devenir luminescente. Le mur offre alors au passant un aquarium bioluminescent à l'air libre !

-Merci Mme Alex d'être venue

-Alex tout court, Auriol... Marchons un peu, vous voulez bien ?

-Merci Alex. D'accord, marchons.

-Je ne pourrai pas vous prendre souvent en consultation si ça doit être de nuit. Quand je vous ai vu cette après-midi près votre spot de travail, vous aviez l'air à bout. Mais je dois aussi me reposer de temps en temps !

-Je comprends. Mais écoutez, regardez : c'est si calme ! Tout est tellement plus doux !

-Mais Paris est devenue douce, non ? Vous avez l'âge pour l'avoir connue autrement...

-Oui, et j'ai approuvé. J'ai fait partie des premiers désobéissants civiques. Mais quand même, là, je n'en peux plus. Tous ces échanges, tous ces gens qui vous parlent, toute cette participation. Donner son avis sur tout, tenir son quart au composteur, compter ses émissions, s'occuper des aînés, faire ses exercices, faire la cuisine pour tout l'étage chaque semaine...

-Ça vous pèse ?

-Terriblement. Je sais pourquoi on a fait tout ça. Je suis d'accord, au fond. Mais vous avez raison, des fois je me souviens du temps où j'étais juste un consommateur. Je m'achetais un tour de mégasurf, je faisais un boucan d'enfer, je terrorisais tout le monde, je me faisais même mal, souvent, mais je me foutais des conséquences. C'était délicieux !

-Pas pour tout le monde.

-Non, vous avez raison. Raison, raisonnable... C'est ça qui coince. Même dans mon boulot ça s'entrechoque. Je suis programmeur et programmeur des ressources partagées : je dois organiser la souplesse, vous voyez le problème ?

-Expliquez-le moi.

-Je passe mon temps à contenir le désir des gens.

-Parce que leur désir pourrait en empêcher d'autres d'accéder au leur ?

-Bien sûr. N'empêche. C'est pour ça que la nuit...

-Qu'est-ce que vous y voyez, dans cette nuit ?

-Regardez là-bas. C'est un des chantiers d'éclairage urbain d'Amparo. Iel coche toutes les cases : c'est utile puisque ça éclaire la ville ; c'est vertueux, puisque ce sont les algues que j'ai cultivées pendant mon tour au potager de Clichy qui produisent la lumière ; c'est collectif, la majorité de ses assistants et assistantes sont des jeunes en servique et j'imagine qu'ils s'éclatent ; iel utilise même un de mes logiciels pour planifier ses interventions en fonction des demandes ou des disponibilités. Mais moi, au fond, je m'en fous : je me pose au loin, tout seul, dans le silence, et je les regarde tisser la lumière. Vous êtes la première personne avec qui je parle pendant que je regarde ça. Parfois on est plusieurs, mais on ne se dit rien, on se tient à distance, tout juste si on se regarde.

-Et là, dans cette forme qu'ils commencent à dessiner, vous lisez quoi ?

-Un serpent... Avec des ailes... Un dragon... Mais muselé, ni fumée ni feu... Ou bien trop jeune...Ah, je vois, la consultation commence ?

-Elle a commencé depuis un bon moment...

CE QUI RESTERA ET DISCONTINUITÉ

- Luvan -



luvan est romancière (Susto, Agrapha...), nouvelliste (Cru, Few Of Us...), poétesse (Koímêsis), traductrice (Amatka...), réalisatrice radio, dramaturge et essayiste. Elle fait partie des nouvelles voix de la prospective française et contribue, au sein du Collectif Zanzibar à porter, via la fiction, un regard critique sur l'actualité. Luvan vit actuellement en Allemagne.

<https://www.luvan.org>

CE QUI RESTERA

Mosaïque construite collectivement sous la houlette de Luvan avec les participant.e.s des 8 juillet et 8 septembre 2020.

Fragment 53457

... Je ne sais pas pourquoi je me rappelle le tunnel nocturne. Le monde est noir et blanc. Lever une paupière. Le monde attend l'apparition du ciel. Il n'apparaît pas. Lever l'autre paupière. Le ciel a disparu du monde. On est dans une voiture, je crois. Mais rien ne l'indique. Des billes de lumière passent à un rythme lent. Le monde n'est pas noir et blanc en fait, plutôt gris. C'est courbe aussi, sur les côtés. Comme si la vue était une sorte de sourire, une banane. Le mouvement est si lent qu'il nous vient une impression confortable d'immobilité.

...

Depuis PEGASUS, tout va beaucoup plus vite. Tout le monde trouve ça bien, mais moi j'ai plus le temps de regarder, les formes, les courbes, les gens, le ciel. Si je le fais, je sais que je m'y plais trop et je n'arrive plus à performer, je tombe et je pellette des nuages. C'est comme la sieste, j'ai arrêté aussi, même si c'est conseillé par PEGASUS, "15 minutes après le déjeuner, pour un après-midi optimal". Mais, moi j'aime trop, et je peux passer la journée à le faire. C'est pas qu'on me pénalise, mais les autres de l'équipe sont "déçus de moi" et ne m'invite pas forcément à l'"after-work" et...

...

Je ne sais pas pourquoi je me rappelle cette scène. Dans un bunker, un groupe de résistants fait face à une mitrailleuse.

Depuis plusieurs jours, les Allemands leur font croire qu'ils vont être fusillés, mais ce comportement sadique ne prend pas. Mais là, ils sont en face et sentent bien que ce sera quitte ou double. Le commandant nazi hurle aux résistants de courir pour y échapper. Des enfants courent sans compter leurs pas. Lui, il ne bouge pas. Il reste sur place, puis longe le mur et attrape une corde. Une équipe l'attend et l'aide à s'enfuir à bord d'une voiture. 48h plus tard, à bord de la même voiture, ils sont à Paris et assassinent, en pleine rue, le personnage qui l'a trahi.

...
Depuis Les Négociations, il n'y a plus de trahison, mais surtout, plus de voiture. Où fuir de toute manière ? À quoi servirait un tableau de bord sans bord ? J'aime imaginer mes mains grasses sur un volant au goût d'essieu et de cuir. Mais j'aime encore mieux l'idée qu'on n'ait plus que des nazis de placard. Ou c'est moi qui suis naïve ? Mitraillette. Boucan de balles criblées. Bâtons, slash, coups de cravache. Avant les Négociations, on trimballait les douleurs. Négriers, déportés, mobilisés, réfugiés, Retirada et reconquista. Mais depuis...

...
Je ne sais pas pourquoi je me rappelle lorsque le Djinn dans son carrosse doré arrive devant la grotte de l'oracle, les nuages de poussières transformaient les chevaux blancs en gris, la bave du plus beau des deux ressemble à de l'écume rageante. Il n'y a que du sens, pas de direction. Je savais que le Djinn n'allait pas lui demander simplement "Peux tu me partager ce que tu as vu" ou "peut-être pourrions-nous y aller ensemble, pour récupérer la fortune - win-win". Il descend de son carrosse. Ses bottes sont énormes et bruyantes. Et aussi très poussiéreuses.

...
Depuis la théorie du Taxinaute, les Djinn sont un peuple légendaire, ne sachant plus s'ils ont réellement existé. Un ordinateur quantique à pris la place de l'oracle. Les carrosses sont des...

...
Je ne sais pas pourquoi je me rappelle Marty MacFLY enfilant ses baskets grises et bleues Nike avant de monter sur l'overboard. Corps lissé ou verre brisé. En ville, au milieu des voitures et des habitants surpris par la course poursuite, le gros bras du lycée essaie de lui casser la figure. Nous sommes en Californie.

...
Depuis le Dilemme, Marty a rangé son overboard. Celui-ci rouille dans la cabane du fond de son jardin. Il a pourtant initié ses enfants à en faire et surtout à éviter les emmerdes. Surtout plus de courses-poursuites, sinon les drones de surveillance cueillent les récidivistes et les envoient au firmament du Dilemme, un lieu pas très sympathique où on nous inflige de tourner sur soi à très grande vitesse, avec un overboard collé aux pieds, et...

Fragment 47501

Sur la table de nuit, les yeux à demi-ouvert, j'attrape la gourde. J'ai une soif désespérée, je n'arrive pas à la combler. De l'eau bouche d'égout. Je regarde ma main, encore orange, génial. Ça va être une autre belle journée.

Plus orange qu'hier, moins que demain ? J'essaie de retracer le commencement... ce n'est pas possible cette connerie. J'attends l'appel (s'il décide de m'appeler) je ne sais pas si y'a du travail à la gare aujourd'hui. Honnêtement je m'en fiche de travailler mais j'aimerais bien voir Rose, qui était bien verte la dernière fois.

Je mange une tartine au miel, j'imagine une abeille butiner la fleur et se rendre à ma tartine. Les larmes coulent le long de mes joues. C'est ridicule.

J'allume la radio pour me distraire des goûts et des histoires qu'ils me font imaginer.

« Les champs magnétiques sont de plus en plus forts entre la Telvi nord et sud, Mario Biblos, rencontre Simal, toujours sans nouvelle de son fils qui un matin comme les autres, traversait la frontière sud des rails ... le chemin de Fer pour.... »

J'éteins, mon bras tremble sur la tartine. Je l'attrape de l'autre main, qui tremble aussi. Vas-y, tranquillement. La main amène le bras avec la tartine dans l'autre main à la bouche. Le miel est salé.

La sonnerie de mon téléphone me fait revenir à moi. Je regarde mes mains, elles sont orange fluo. J'ai un chat dans la gorge.

- Tu y vas ?

Je bégaie

- T'es sûr ? t'es quoi ? c'est quoi ta couleur ?

Je regarde mon bras, ma gorge se noue. Je comprends, je sais, ce n'est pas évident.

- Ton ratio a diminué de 8% depuis deux semaines.

Mon cœur se loge encore plus loin dans mon ventre, je mords ma lèvre pour ne pas trahir ma couleur. Je bafouille. Il raccroche. C'est rendu vraiment de plus en plus terrible et c'est pas juste moi. Depuis l'événement, les champs magnétiques inversés repoussent plutôt qu'attirent du côté nord et sud des rails.

Des forêts, des animaux, l'odeur de la mer vient même jusqu'à

moi.
Sur la table de nuit, les yeux à demi-ouverts, j'attrape la gourde.
J'ai une soif désespérée, je n'arrive pas à la combler.

Fragment 30861

6h04 du matin. Lyon.

Je baille haut et fort, et après tout tant pis. Autour de moi des hommes, tous vêtus de leurs sombres costards. Tous ont des cafés en main, leurs mallettes, regardent leur téléphone. Ils ont perdu l'excitation des nouveaux départs, un train puis un autre, c'est leur quotidien.

Pour moi aussi le voyage est devenu une habitude. Mais pourtant je les aime ces trains. Ces trains qui me transportent, qui me font rêver et qui me bercent. Ceux que je préfère sont ceux de Toscane, où mes yeux émerveillés contemplent le paysage. Les trains sont également un lieu de méditation et de travail. C'est ici que ma créativité est la plus folle, la plus dense et la plus incroyable. Car je suis en mouvement.

Dans le train je change d'état. Je me métamorphose.

Dans ce train bondé je suis seule. Seule dans mon monde, je ne vois plus les passagers autour de moi, ils s'effacent un par un et sont remplacés par des forêts, des animaux, l'odeur de la mer vient même jusqu'à moi.

Je regarde par la fenêtre, nous sommes au-dessus d'une falaise, en bas c'est la prochaine gare.

Il ne me reste plus que quelques minutes de dérive en mon moi-intérieur, car arrivée à la prochaine gare je changerai d'état.

Prochain arrêt, la forêt, les animaux, l'odeur disparaissent. Les passagers redeviennent palpables, certains s'en vont d'autres arrivent.

Ce changement d'état, c'est moi qui l'ai choisi. Je l'ai choisi en rentrant dans le train selon mes humeurs du jour mais aussi ma "to-do list", celle que j'appelle le "piège". Le piège de tomber dedans et de ne plus en sortir, de la remplir au fur et à mesure qu'elle se vide.

Le train redémarre, les passagers autour de moi se transforment une nouvelle fois. Je suis devant mon bureau, mon ordinateur, ma lampe, mon carnet et mes crayons. Il y a même un café chaud qui m'attend. J'en prends une gorgée et je commence, coche, tri, termine, remets à plus tard.

Un son me signale que je dois revenir dans le train. Les passagers ré-apparaissent. Tiens, l'un d'entre eux se gratte le nez, c'est marrant de revenir à la réalité.

Je sors du train, l'odeur de la mer est là, j'aperçois au loin mon amie. J'ai travaillé et rêvé, je suis donc libre de dériver. Ça va être une autre belle journée.

Fragment 24340

Tu veux plonger. Tu vois les faucons faire. Ils naissent à flanc de falaise, quittent le nid dès qu'ils ne redoutent plus la chute, chutent et se relèvent. Tu es déjà mère et redoutes la chute. Et convoites la plongée. Ce soir, tu les regardes faire. C'est la nouvelle nichée. Ton ventre se vrille lorsque les petits corps se laissent verser. C'est bruyant et joyeux. Le vent vient de la mer.

Sarah vient te parler comme à l'accoutumée. Ses bras, qu'elle croise pour les prétendre inoffensifs, se déplient sans crier gare. Elle touche ton bras, tes mains. Sarah est la parleuse, toi, tu regardes.

Tu sais qu'il faudrait un lien entre vous, qu'il faut à la fois l'œil et la langue pour faire famille. Que rien ne te sert de guetter si personne, ensuite, ne raconte ce que tu as vu.

Un jour tu plongeras.
Et si Sarah n'est pas là, qui le racontera ?

– À quand la prochaine descente ?

Tu sursoutes.

Boris te soulève le coude.

– Dans la bouche ?

Oui bien sûr, la bouche d'égout. Cette descente-là se passe de chute. On descend avec précaution, par les escaliers en biseau. C'est toi qui mènes le clan en bas, chaque lune pleine.

Hier, les nuages voilaient sa lumière. Aujournuit. C'est aujournuit qu'il faut descendre.

– Aujournuit, réponds-tu au jeune garçon.

Tu jettes un dernier coup d'œil aux extravagances verticales des oisillons et passes le reste de la soirée à te remémorer, en pensée, la configuration des galeries souterraines.

Le moment venu, tu es la première à t'engager dans l'étroite saillie appelée « Bouche ». Tu es la seule à te rappeler la puanteur qui en émanait alors. Le chuintement des lumières artificielles clignotant au plafond. Tu es la seule à bien connaître la taille des lieux. Les lumières ont fini par s'éteindre, l'une après l'autre. Mais l'extinction a pris des années, de sorte que tu as eu le temps d'apprendre par cœur les embranchements, les culs-de-sac. Mais tu n'as toujours pas trouvé le bout.

Depuis que tout s'est éteint, inlassablement, vous descendez pour le chercher.

Fragment 13891

La Guide savait son métier. Irradiait de savoir et de métier. Ainsi, on venait vers elle. Depuis l'Événement plus qu'avant. L'orientation des voies, la carte planétaires des rails et - inversement - des traverses. Des croisements. « Tout se croise », disait-elle. Tout se croise, rien ne s'emmêle.

Aujourd'hui, elle nous manque. Aujourd'hui, tout s'emmêle. Plus personne ne dit l'absence de direction. On vise, et rate inmanquablement, des buts fantomatiques.

Je suis une Mobile lasse. C'est la dernière fois que je visite une autre dimension.

– C'est bizarre, toutes ces baraques, non ? me dit l'Immobile.

Je vire au bronze.

– Quoi, les gares ?

La guide parlait tellement bien ! Comment leur expliquer ce qu'était une gare ?

– Oui, oh. Gare, caserne, aéroport, école, administration, QG, basileum... Tout pareil.

C'est quoi un basileum ?

– Bordel mais qu'est-ce que tu racontes ? C'est quoi un basileum ?

– Je te le dirais le jour où tu m'expliqueras ce qu'est une gare sans virer bronze patate.

Je m'esclaffe.

– Les gares, c'était un endroit fait pour attendre.

– Comme le purgatoire ? Ça a été inventé à la même époque, non ?

Je n'aime pas l'idée de passer en bleu dans cette dimension-là. Trop voyant. Mais voilà, il me fait vraiment rire. Je continue :

– Et puis un jour, de ce côté-ci du monde, on n'a plus voulu attendre.

– Et on ne s'est pas fendu de les aplatir, les gares ? On les a laissé là ?

– Oui.

Une brique de silence avant que j'ose :

– C'est quoi, un basileum ?

– C'est bien que tu poses la question".

On attend sa réponse calmement, tous les deux, coudes à coudes.

Le matin ne vient pas.

La Guide me manque.

En réalité, je mens à l'Immobile. Il y a bien eu un moment entre la perte de la patience et la fin du voyage. Il y a eu la Guide.

L'Immobile souffle sur ses doigts, qui deviennent gris sombre.

– Le basileum, c'est l'endroit où se trouvent toutes les choses que vous ne nous dites pas.

Fragment 9420

Comme à son habitude accompagné de son faucon, Nour traversait les grandes falaises du pays Dogon. Le corps doit être fluide : mou et dynamique. Il marchait si longtemps, les yeux dans la lune, que son cœur confondait le jour et la nuit. Il avait une idée de poème alors il sortit un calame et fulmina.

En sortant du village, ses cousins et ses cousines s'étaient moqués de lui car son fourreau ne servait pas à y enfourcher une épée mais une plume de paon : « Nour est le plus grand guerrier du village il se promène avec un calame à la place d'une épée, il est plus bête que ses pieds. Nour est le plus grand guerrier du village... »

La chanson résonnait encore en lui tandis qu'il écrivit le titre du poème : *Aujournuit*.

Nour était à la recherche du grand Secret de la contemplation, celui qui permettait de connaître le mouvement des astres et du

futur. Son faucon poussa un grand cri alors qu'il s'approchait du soleil avec intrépidité. Cela signifiait qu'il y avait du mouvement en avant, peut-être les chasseurs cueilleurs vivant proches du marigot qui venait d'entrer en conflit avec son village.

Il décida de faire une halte et de se cacher dans une caverne.

Fragment 8791

Le visqueux sous ton ventre. Un visqueux qui te permet de glisser plus loin, plus noir, plus transparent. La pierre froide ralentit ton cœur qui bat vite. Ta culpabilité ? La peur ? Odeur métallique. Du sang ? Tu te fais des peurs irrationnelles.

« Tiens-bon, bientôt la galerie » c'est tout ce que tu réussis à chuchoter, mais tu n'as pas à en dire davantage, le petit son d'acquiescement de Sarah, à ta cheville, te rassure. Ils sont là, ils t'écoutent.

La galerie, la galerie, elle arrive la galerie. Une chanson étrange se joue en boucle dans ta tête, une comptine-mantra. La galerie, la galerie, elle arrive la galerie.

Tu n'as pas osé le dire aux autres, mais c'est la première fois que vous (tu) vous aventurez aussi loin. Ce souterrain est inconnu depuis plusieurs kilomètres et le plan mémorisé dans ta tête est celui de [...] qu'il t'avait montré un jour, proche de la mer, quand il y avait la lumière, ou se mélange histoire, fantasme et affects. « Le trésor de [...] se trouvait... ». Quel crétin ce Quentin...

Tu doutes, tes genoux sont écorchés. Qu'est ce qui m'a pris de les entrainer ici, avec moi... Si jamais je...

L'odeur change, drastiquement. Une odeur de rien apparaît. L'air est neutre et l'humidité se stabilise. Sarah éternue. Un réflexe photo-sternutatoire? Ou plutôt airo-sternutatoire. Ça va déboucher, tu en es certaine. *Madame galerie, madame galerie ou êtes-vous ? Ou êtes-vous ? Sonnez les matines ding...*

– Putain, j'en peux plus.

– Quoi ?

Tu entends la peur dans sa voix.

– Nonon j'ai des comptines en boucle dans la tête.

Fragment 7349

Oui ça sera une belle journée. Mais je ne sais pas... Un tourbillon d'écume, blanc, rouge et turquoise. J'ai des sautes d'humeur. Je suis grognonne. J'ai beau aimé voyager en train, dès que j'arrive à destination, mon humeur change.

10h10 du matin. Marseille. Je dois repartir. Me transformer à nouveau, sentir cette fois-ci sous mes pieds la terre humide, glisser à l'envie sur les feuilles de cette forêt, pour avancer plus vite. Un énorme caillou flottant surgit devant moi.

Instinctivement, je change d'état pour l'éviter, je deviens liquide. J'évite le caillou. Qui est ce voyageur ? Il s'est interconnecté à moi, sans demander mon autorisation.

Je suis une flaque d'eau. Au loin, j'entends le train qui redémarre. Je me concentre pour y revenir, mais mon esprit est retenu. Je suis une flaque d'eau. Je dérive comme je peux pour me re-constituer. Tant bien que mal ! Mais que m'arrive-t-il ?

10h45. Cassis. L'odeur de la mer m'assaille, m'agresse.

Pourquoi ?

Le long des falaises, le train avance à nouveau, longe les calanques. Je ne connais pas ma vraie forme. J'évite de m'extasier sur le bleu azur de la Méditerranée, je capte tant bien que mal mon esprit. Je le retiens. L'expérience de tout-à-l'heure m'a refroidie. Mes métamorphoses me font soudainement peur.

Mais chassez le naturel, il revient au galop ! Je plonge à nouveau au plus profond de moi. Un tourbillon bleu azur m'emporte. Les embruns me portent au loin. Je suis eau. Complètement eau. Je n'entends plus le train. Je ne vois plus les voyageurs. Je ne vois plus que le fond marin, sombre, profond, terrifiant.

Je tente une dernière fois, de revenir dans le train. Un dernier effort. Oui ? Non ? Mais le chant de l'Atlantide est plus fort et m'appelle.

Je ne suis plus.

Fragment 6034

Je regarde dans la vitre des commerces,
qui déforment mon corps et présentent mon visage en ballon.
Miroir, mi roir, mi voir, me voir,
Surface polie mais pourtant impolie.
La flaque d'eau de la rue St-Laurent me donne des moustache
d'huile arc-en-ciel,
Refllet de mon corps mais pas de mon esprit.
Les matins, ses mains me regardent pour me dire bonjour.
Quel est ce corps qui m'habite que je ne reconnais pas ?

Fragment 5409

Longe les lignes, oublie les courbes !
Efface les lignes, deviens courbe !

Fragment 4813

Au hasard qui toque le familier,
répond des doigts ouverts bien volontiers.
Grâce est notre toit
Grâce est notre loi.
Vois depuis d'autres paumes,
Essaie les stations d'aliens atomes !
Grâce est notre avenir,
Grâce est notre délire.
Il n'y a que toi, qui ne veut plus être toi.
Grâce à qui.

Grâce à toi.

Fragment 3331

Si tu grandis trop, recule !
N'avance jamais vers ton ombre !

Fragment 2970

Comment créer l'éveil ?

- ◇ battre le cil droit doucement puis rapidement
- ◇ battre le cil gauche doucement puis rapidement
- ◇ étendre son bras droit puis son bras gauche
- ◇ ouvrir les paumes de ses mains
- ◇ tâtonner de ses mains son environnement toujours les yeux fermés
- ◇ toucher, palper... une matière particulière?
- ◇ inspirez et sentez
- ◇ une odeur particulière?
- ◇ lever une paupière
- ◇ lever l'autre paupière
- ◇ s'assurer que son œil droit est bien ouvert
- ◇ s'assurer que son œil gauche est bien ouvert
- ◇ inspirer longuement et lentement
- ◇ éviter le brusquement
- ◇ prendre connaissance de son environnement
- ◇ que voyez-vous ?
- ◇ ne voyez que ce que voulez voir
- ◇ fermez les yeux
- ◇ ne voyez que ce que vous ne voulez pas voir

Fragment 1877

Comment vivre en harmonie avec l'homme-chauve-souris ?

- ◇ ne pas chasser la nuit
- ◇ chasser le jour, mais pas trop tôt parce qu'après c'est la nuit
- ◇ plutôt chasser quand il ne fait plus noir, ce qui veut dire qu'il y a de la lumière

- ◇ manger les moustiques et pas les papillons de nuit (ou peut-être une fois de temps en temps s' ils nous laissent la permission)
- ◇ demander la permission pour manger les papillons de nuit (souvent, l'été, il y en a plus)
- ◇ dès qu'il fait plus chaud et que c'est l'été, demander la permission (le samedi, c'est mieux, jour de repos - ils dorment 24h)
- ◇ laisser tomber le repos dans une grotte
- ◇ la nuit, choisir son lieu de repos
- ◇ se reposer sur une branche protégée par un large feuillage, nous conseillons : pins, boulot, tilleul pour l'odeur plaisante à la brunante
- ◇ la nuit, même si tu n'as pas sommeil, choisir la branche de repos, s'occuper autrement : les chants sont acceptés
- ◇ ne pas oublier les 12 septembre, 21 octobre et 18 mai pour les offrandes en haut de la falaise (lancer seulement mulot et ver de terre, laissez tomber lapin et grenouille, ils ont horreur de ça)

Fragment 916

Comment sens et émotions font-ils sens et émotions ?

- ◇ ne pas avoir peur de répéter
- ◇ ne pas avoir peur de répéter
- ◇ ne jamais mélanger les ingrédients
- ◇ ne pas faire seul chez soi
- ◇ parcourir les chemins les moins praticables ; les ouvrir, au besoin, à la machette ; y laisser un héritage modeste, possible-ment un repas, pour qui suivra
- ◇ il n'y a que du sens, pas de direction
- ◇ se rappeler en détails chacun de ses chemins parcourus
- ◇ les raconter
- ◇ se figurer les chemins parcourus par d'autres lorsqu'on nous les raconte
- ◇ se figurer le parcours des autres animaux : les suivre s'ils nous y invitent
- ◇ revenir sur ses pas lorsqu'on est triste
- ◇ sinon, ne jamais revenir sur ses pas
- ◇ marcher pieds nus lorsqu'on le peut ; se souvenir du chemin sur la peau ; toucher les murs, lécher les roches, humer les mousses ; le chemin qui n'est ni agréable au nez, à l'oreille, à la langue et à la peau, l'oublier, le désaffecter
- ◇ les yeux fermés, se rappeler le sens et l'émotion du chemin parcouru
- ◇ oublier le reste

Fragment 816

Comment dériver avec grâce ?

- ◇ laisser ses bras tomber
- ◇ bouger son corps de droite à gauche
- ◇ devenir molle / mou
- ◇ puis s'éveiller
- ◇ regarder autour
- ◇ en haut, en bas
- ◇ poser un pied devant l'autre, puis recommencer
- ◇ s'étirer en levant ses bras en l'air
- ◇ respirer un grand coup
- ◇ rire aux éclats
- ◇ marcher la tête levée
- ◇ laisser ses émotions guider ses pas
- ◇ le corps doit être fluide : mou et dynamique
- ◇ écouter autour de soi
- ◇ "The music is all around us, all you have to do is... listen"
- ◇ le corps doit faire danse
- ◇ faire chorégraphie
- ◇ faire corps

Fragment 733

Il était une fois comme tant d'autres fois, le bouton pressé par ceux qui ne l'étaient pas, d'ailleurs ils ne veulent pas l'être ; pressé, *ça pèse comme une presse*, disent-ils. Le bouton pressé, c'est une gâchette, et s'ensuit comme un fil d'Ariane en révolte, qui y mène bien sûr, mais alors par le labyrinthe, qu'il crée partout, jusqu'à la destination. Il peuple, pourrait-on dire. Regardez l'ombre basse qui révèle un ancien graffiti, à gauche le rien se donne à admirer. L'aviez-vous déjà vu ? L'aviez-vous déjà regardé ? On entend presque leur slogan *the more you look the more you see*, un peu plus loin se cache, derrière la boulangerie, une histoire à revivre.

Fragment 608

Il était une fois l'homme-oiseau. Seul devant son miroir, il se demandait comment il allait se métamorphoser, s'habiller était désormais un mot du passé. La veille, ses collègues l'avaient vu se poser au milieu du parking d'entreprise. Lui disait « La volière ». Il s'était dirigé en petits sauts vers son bureau. Il ouvrit immédiatement la fenêtre. Les fenêtres fermées l'encageaient. Évidemment, en plein hiver cela faisait grincer les dents de ses collègues, mais il n'en avait cure. S'ouvrir un horizon, pouvoir s'envoler lui était vital. Il recentra ses pensées, se dirigea vers la chambre, ouvrit le placard. Une collection de plumes s'offrait à lui.

Fragment 551

Il était une fois l'ennui des places publiques. L'affront des dalles mal jointes. Des enfants courent sans compter leurs pas. Ou peut-être les comptent-ils, justement, et c'est pour ça qu'ils courent. Il était une fois le temps où l'œil partait du haut. Nous étions bas, mais nos yeux étaient haut perchés. On appelait ces yeux perchés « camera ». *Chambre*. Nous nous donnions les moyens de nous observer d'en haut et nous appelions cette perspective « Chambre ». En réalité, on pourrait dire « Mirador » ou peut-être « Phacelia », car nous voulions nous étirer haut et diviser les autres en faisceaux. *On plante souvent des phacélies en bordure de champ pour nourrir les syrphes, dont les larves dévorent les pucerons*. J'aime cette phrase. Question : étions-nous les syrphes ou les pucerons ?

Fragment 492

Il était une fois un grand chêne qui se souvenait de ses jeunes années place de la République. À l'époque, les êtres que l'on appelait homo sapiens se mouvaient dans la ville vite et dans tous les sens, avec des buts précis. C'était l'une des caractéristiques de cette espèce. Pourtant, elle était venue sur terre avec

la capacité des sens et des émotions. Le grand chêne, lui, n'en était pas doté, et pourtant il avait gardé en mémoire toutes ces années. Alors que le grand chêne était lié à l'appareil permettant aux homo émotériens d'enregistrer les centaines d'années de vies et de mémoire de l'arbre, les souvenirs d'humains marquèrent les esprits des homo émotériens : certains se déplaçaient avec comme objectif le non but, les émotions, le laisser aller. D'autres prenaient des cartes de villes différentes que celle dans laquelle ils se trouvaient et cherchaient des similarités. L'émotion humaine était donc de retour, les sens s'étaient réveillés des années auparavant, ils étaient la preuve des premiers homo émotériens sur Terre.

Fragment 361

Il était une fois la baleine à bosse. Gentiment, elle se promenait dans le bas Saint-Laurent, là où le fleuve rejoint la mer et ensuite l'océan. Dix-sept tonnes, la peau luisante et visqueuse, elle se promenait avec ses amies les marsouins. Un jour, sa balade prit une tournure bien singulière, quand elle vit au loin un courant d'eau douce anormale. Un tourbillon d'écume, blanc, rouge et turquoise. Habitée par la baignade dans une nappe mi-saline, elle s'en approcha, fascinée. Le courant poussait contre elle, son poids n'était pas assez important pour défier la force du jet. Fatiguée, elle se laissa transporter, flotter sur ce jet d'eau coloré. En regardant.

Fragment 281

Mirador ou Phacelia ?

Fragment 137

Sois plume

Fragment 89

Serendiapiéd

Fragment 3

Les krills



DISCONTINUITÉ

Texte de Luvan

« Les pinces qui craquent le crabe. La lèvre qui lappe. Les fourmis qu'on écrase d'un talon sec ».

Nous nous réveillons en forêt, sans autre couleur qu'une série de verts abstraits, chacun remarquable. Les arbres pourpres ne survivent que dans les parcs et jardins. Leur handicap est d'être pourpres, de ne saisir qu'une partie moindre du spectre. Vert est ce qui reste.

Après Tess, Manon annonce sa liste à son tour sa liste de réaligement. Elle part, comme le veut l'usage, du plus bruyant : « Le clocheton creux des freins de vélo. Le souffle arithmétique de la chaudière. Mes pieds dans l'herbe. »

Nous applaudissons. Dans les arbres en surplomb, les freus s'envolent. Rida éclate de rire. Le froissement affolé des ailes lui fait toujours ça. Ça lui chatouille le ventre et il rit. De nos mains qui applaudissent jusqu'au rire de Rida, en passant par le vol des corvidés, voilà qui ferait une belle liste. Et c'est celle que je donne. Peu à peu, tout le monde annonce ses listes et se réaligne. « Le bock en terre sur la table en bois. Les graviers sous les semelles. Une larme qu'on aplatit. » « La pièce d'échec qui tombe sur l'échiquier. Deux mains qu'on frotte. L'eau chaude juste avant de frémir. »

Le ciel se couvre soudain. Le tamis de la canopée s'éteint et nous nous mettons en marche. C'est Pariel qui prend la tête de la Sourcerie. Je pense « La voix de Maria qui dit 'Good morning' ». Je pense que ce son n'est jamais apparu dans aucune de mes listes, que d'une certaine façon, en ne le mentionnant pas, je mens aux autres. C'est Daryl qui a trouvé le vieil enregistrement. « It's my last show », dit Maria Somerville. Nous l'avons écouté ensemble. Je suis la seule personne à être hantée par cette voix du passé.

Petri siffle l'alerte. Nous nous arrêtons. Tess, Manon, Rida, Pariel, Daryl, moi. Six sourciers aux aguets dans la forêt. Je ferme les yeux. J'entends le Maelström miroiter comme il me touche, son odeur âcre de graphite. Et je suis Rackl.

*

J'écoute longtemps avant d'ouvrir les yeux. « Le cul d'une cafetière qu'on fait glisser sur une taque. Une branche souple qui cogne à la vitre. Dehors, la fin d'un orage ». Mon cœur bat légèrement plus vite. Mes os sont petits. Cinq personnes autour de moi, comme il se doit. Mari, Piet, Darle, Caro et Toune. Nous

nous levons avec lenteur. Tout est grand.
Nous nous sourions. La journée sera belle. Une belle journée d'orage au bord du Saint-Laurent. Je reconnais le Canada immédiatement, à la lumière, au goût et à la saveur particulière de feuilles d'érables rouges.

Nous ajoutons les nouveaux Maelströms sur la Carte, que nous confions à Darle, et nous sortons de la maison par une véranda au toit ajouré.

Dans le bouillon placide du fleuve passent de longs mammifères trempés. Mari n'a jamais vu le fleuve et y plonge avec une délectation contagieuse. Bientôt, nous voilà à barboter, à cracher de l'eau, à récolter des galets, de la vase et quelques débris d'électroménager, fragments de machines à pain et terrines à résistance, tessons de soupières intelligentes et de gaufriers. Au sec d'un préau, plus loin dans la ville déserte, j'en dessine quelques-uns. Deux faucons nous survolent un instant. J'ajoute leurs cris courts à ma prochaine liste. Et la voix de Maria n'y sera toujours pas.

La journée est belle. Rackl me manquera. La façon dont son corps rase les choses.

Le prochain Maelström se trouve au sommet d'une digue, à hauteur d'une bouée de sauvetage. Et je ne suis plus.

*

Nous nous réveillons sur la pelouse vert perruche d'une chapelle en pierres sèches. Je dirais « Cornouailles », sans en avoir la certitude. Les autres me sourient. J'ai les lèvres sèches et le pouls affolé. Je veux leur dire : « Quelque chose ne va pas. L'espace d'un instant, entre Rackl et maintenant, je n'étais plus », mais la salive et l'esprit me manquent. Je titube jusqu'à un banc de prière aux pieds usés comme les ceps d'une très vieille vigne. La cloche sonne la demie. Quelle demie ? Je dresse une longue liste mentale de sons. Le mantra ne fonctionne pas. Je suis perdue.

Je reste en position assise le temps que la réverbération métallique tonne dans mon torse. Au silence retrouvé, je me lève, et alors seulement, je deviens Zitan. Les autres me prennent la main. Je me force à sourire car les Sourcières sourient. Et nous partageons nos listes.

« La Source de toute chose. La matrice de tout Maelström. Ce qui anime et sous-tend la Discontinuité », conclut Marti en brisant le cercle des bras joints.

Teola prend la tête de la marche et nous mène jusqu'au Covent, un hub circulaire, probablement une ancienne plateforme multimodale. Le lierre y fleurit blanc : entrer dans le Covent, c'est comme franchir la peau d'un phoque arctique.

Tout le monde est là. Des milliers de corps que j'ai tous, lors d'un voyage ou d'un autre, avec plus ou moins de plaisir, habités au moins une fois. Est-ce ainsi que cela commence ? La vieillesse

? Reconnaître chaque odeur, chaque pilosité. Avoir tant voyagé qu'on a tout été ?

Les Cartes sont dépliées, les explorations racontées. De plus en plus de Maelströms. De moins en moins de Continuité. Si la Source existe, nous sommes proches de la découvrir. Lorsqu'on ferme les yeux à la nuit, on entend les fluctuations de la Discontinuité. Cela vibre et cela sent le chocolat et l'endive. Je ne sais pas si je m'endors ou si je disparaïs.

*

« Une pie qui crapahute dans une gouttière. Le tapotement embêté de la sittelle torche-pot. Un ongle qu'on casse ».

Je me réveille sans être personne et ne parle toujours pas de la voix de Maria. Je vieillis et suis hantée par les bruits d'autrefois. La Discontinuité est-elle viciée ? Suis-je l'anomalie ? « Good Morning, disait Maria Somerville lorsque tout était continu. Good morning, the light is just breaking here from the West, I hope you're doing well ». Je ne saisis qu'une partie moindre du spectre. Les voix sont ce qui restera.

Lorsque je suis enfin Divom, les autres ne me sourient pas. On a compris que je n'étais pas, qu'une strate de rien se posait entre la strate de là-bas et celle d'ici, que je voyage différemment.

Malvine prend la tête de la marche. Jisoph pose sa main sur mon épaule. Je me retourne pour croiser son regard. « Tu t'approches de la Source », semble dire son regard. « Tu te dissous », pensé-je. Et lorsque Ryves nous indique le prochain Maelström, j'hésite à le laisser me transporter.

*

« Des forêts, des animaux, l'odeur de la mer ».

Je ne me réveille nulle part. Il fait noir. Des voix.

« Aujourd'hui. C'est aujourd'hui qu'il faut descendre ».

Des voix ont remplacé le monde. Je baigne dedans. Le courant est calme. Cela sent une odeur ténue d'élastique.

« Il n'y a que du sens, pas de direction ».

L'évidence me frappe alors, à défaut d'appartenance, de coordonnées géographiques, de sensation d'exister... L'évidence de m'y trouver.

« La galerie, la galerie, elle arrive la galerie ».

Plus aucune Continuité. Tout vibre. Rien n'est semblable au tout d'à côté. Je suis dans la Source.

« Je suis eau. Complètement eau ».

*

« My name is Maria Somerville. It's been very nice. Thanks for listening »

- Michael Roch -



Michael Roch est un écrivain et scénariste de science-fiction. Il est aussi le créateur et réalisateur de la chaîne Youtube de vulgarisation littéraire La Brigade du Livre. Depuis 2015, il mène des ateliers d'écriture autour du thème de l'Afrofuturisme – mouvement littéraire développant des contre-dystopies afrocentrées – en milieu carcéral et universitaire. Son dernier roman, *Le Livre jaune*, est publié aux Editions Mü (2019).
<https://twitter.com/mchlroch>

FRAGMENTS

Mosaïque construite collectivement sous la houlette de Michael Roch avec les participants des 8 juillet et 8 septembre 2020.

PFM

L'Hôtel de Police des Flux Migratoires avait évidemment élu domicile dans les étages 5 à 15 de la tour Incity, au cœur de Lyon. Elle lançait régulièrement l'assaut de ses officiers, opérateurs de recouvrement, aux quatre coins de la ville.

Il leur fallait d'abord collecter les taxes de sédentarisation de la population pérenne. Celle-ci bénéficiait de remises plus ou moins importantes en fonction de l'empreinte carbone laissée par les ménages.

Les populations entrantes relevaient aussi de la taxe de sédentarisation, mais plein pot. Les populations sortantes dépendaient de la Fédération des Polices pour la Mobilité.

La ville se chargeait aussi de contrôler les quotas de mobilité portés par chaque individu. Chaque nomade ou semi-sédentaire était rattaché, par son numéro de sécurité sociale, à un nombre de kilomètres en déplacement défini par l'impact écologique de son véhicule. Recharger son indice de déplacement ne pouvait se faire qu'en villim agréée : la chasse aux systèmes piratés en cité autonome ou en nomadisme était la dernière tâche qui incombait à la PFM.

Trafic d'odeurs à Feyzin

Jusque dans les années 2030, l'environnement de Feyzin fut le lieu du dégoût par excellence, celui de la nausée provoquée par les odeurs combinées des raffineries et pots d'échappement. Avec l'interdiction des voitures, de la vente de carburant fossile, l'exploitation du site a cessé. Si les containers de carburants ont été vidés, de nombreux produits chimiques sont restés sur place. Certains des habitants alentours ont commencé à constater que les vapeurs des produits chimiques restants, combinées à l'inhalation de certaines plantes médicinales chinoises, provoquaient hallucinations et euphorie en une trentaine de minutes. La localisation précise circule dans les milieux underground. La mobilité étant strictement surveillée depuis 2033 et l'invention d'Ulysse, Système de Surveillance de la Mobilité, un trafic de cartes de résidences avec les habitants des quartiers alentours de Corbas, Vénissieux et des Minguettes a démarré. Les trafiquants et faussaires se sont réunis au sein d'une faction dissidente du mouvement des Invisibles.

Surfer la mobilité

Après le dernier grand tremblement de terre, la partie historique de Lyon s'est vue coupée de la partie économique, à l'Est. Des ponts et certaines autoroutes ont été détruits.

Des offres de bateaux barges se sont rapidement proposées pour faire traverser les personnes et les petits véhicules. Le Rhône et la Saône devinrent massivement exploités, pour traverser par tous les moyens. Des paddles apparurent aux côtés des jet-skis.

Les autoroutes brisées devinrent des pistes d'essais vides de voiture pour des trottinettes et skateboards modifiés, capables de rouler à plus de 100km/h. Les flux de véhicules sont détournés dans toutes les artères de la ville provoquant d'énormes bouchons. Petit à petit, ceux qui le peuvent se détournent de la voiture et « tous les modes de mobilité sont bons ». Les vélos utilisent alors des portions d'autoroute par des rampes d'accès bricolées. Le soir et la nuit des courses "cyclistes" apparaissent sur la rocade inutilisable par les voitures et camions. Tous les engins à 2 roues électrifiés avec une propulsion humaine sont admis.

Cette année 2040, Urban Kayak organise une rencontre informelle pour évaluer les nouveaux rapides, créés par les débris de l'autoroute tombés dans le Rhône, en amont du spot Hawaii-sur-Rhône. Très varié et technique, ce parcours va sans doute se hisser parmi l'un des meilleurs en Europe.

La machine émotive

J'ai, dans l'abri de mon jardin, une machine émotive que j'ai créée seule. Il s'agit d'une machine qui permet de détecter les émotions autour de nous et d'en tracer une carte. Je n'ai plus besoin de me bouger pour savoir si mes amis, si mes voisins, vont bien ou non. La machine me le dit, alors je leur apporte des tomates de mon jardin.

Je n'ai pas honte de l'avouer : cette machine change ma manière de me connecter avec le monde. La mobilité ne m'est plus nécessaire pour nouer des liens sociaux. Je détecte tout de chez moi, je ne me mobilise qu'en fonction de la carte émotive. Et, ainsi déconnectée du reste du monde, j'ai enfin la paix.

Journal de Mico Choo, inventrice vivant dans une ferme autonome cachée au cœur de Bron.

Entrée datée de l'année 2040.

La péniche

Impossible de savoir qui avait eu cette idée, mais lorsque j'ai vu arriver cette péniche remontant le Rhône, j'ai eu honte de ne pas l'avoir déjà eu.

Ils étaient peut-être deux cents, à bord, à fuir les catastrophes annuelles qui touchaient la région Marseillaise. Une péniche entière aménagée de dortoirs, d'espaces communs pour les repas, d'une école. Une cité-radieuse du Corbusier, il fallait y penser, sur les vagues plates d'un fleuve.

Quelques membres de l'équipage amarrèrent la péniche près du port de Lyon, la rattachant à d'autres structures nomades. Elle avait été pensée pour ça : s'intégrer au monde mobile comme une pièce de puzzle manquante. Ils se connectèrent à l'économie locale, payèrent leur taxe de sédentarisation pour quelques mois. Ils repartiraient à l'octobre, pour passer l'hiver

dans le sud. Retrouver leur maison, disaient-ils, comme si cette phrase avait encore un sens.

Journal de Feodor Perić, réfugié politique croate - 5 avril 2040.

Le paysage olfactif lyonnais : étude pour le design urbain de la villim

Dans le sillage des études sur les villes invisibles et impalpables, cet article présente les résultats issus de la nouvelle méthode d'analyse sociologique de l'université de Lyon II. En effet, la production d'un "cadastre" individuel de la villim de Lyon permet pour la première fois de croiser cartographie olfactive et cartographie émotionnelle. À lire à cette adresse : <https://www.demainlaville.com/villes-olfactives-villes-affectives/>

Les caravanes mobiles

Chaque matin, le potager se réveille avec une fraîcheur caractéristique, une odeur agréable qui laisse la petite Anna, 6 ans, penser qu'elle mène une vie considérée normale – mais comment décrire le normal aujourd'hui ? Le jardin est au deuxième étage de la structure mobile où elle habite. Il doit être complètement reconstruit depuis les Feux de Paris qui, en 2036 qui, ont ravagé les fleurs comestibles. Les catastrophes arrivent souvent, mais il n'y a rien à faire : les habitants dépendent de ce que chacun et chacune plante dans leurs structures.

La peur, l'agonie arrivent dans l'après-midi, presque touchables, entre les pots de terre cuite et les mauvaises herbes. Cependant, les étages des groupements éphémères gardent aussi des vagues d'espoir. Elles permettent à la mère d'Anna de dormir quand la nuit tombe. Mais il faut rester vigilant, on ne sait jamais quand sera le prochain événement climatique, ou quand la police arrivera.

L'évolution des flux humains – les bidonvilles lyonnais en 2040

Les bidonvilles lyonnais ne sont plus les mêmes qu'il y a 20 ans. Avec sa caractéristique de « ville de passage », Lyon cartonne avec un flux de migrants qui change la ville. Les Grands Ouragans et les Grands Feux, les évènements annuels qui bouleversent la France et le continent entier, bougent des milliers d'habitants plusieurs fois par an et obligent la création de quartiers pour les plus démunis. Axel, 34 ans, nous raconte ce que le Grand Ouragan marseillais de 2034 a fait de lui. Actuellement dans son 8e déménagement, ce migrant originaire du pays Roumanville a complètement perdu ses revenus. Il éprouve des difficultés pour s'établir et trouver une activité professionnelle permanente : Axel représente la nouvelle facette des bidonvilles mobiles. Ces grandes structures grandissent à Lyon. Axel nous raconte : « Ce n'est pas facile de s'intégrer ici. Chaque jour et à chaque évènement climatique, on trouve des nouvelles arrivées. Ici, la nationalité ou la classe sociale, peu importe, tous subissent les mêmes défis. Je ne voulais pas être ici, mais je n'ai pas un autre choix. » (sic) La police des flux migratoires (PFM) oblige des personnes comme Axel, même en constante difficulté, à ne pas rester là longtemps – ce qui donne leur nom aux « bidonvilles mobiles ». Prêt à partir une nouvelle fois avec sa caravane, Axel doit rester dans l'axe de mobilité rapide, reliant Marseille à Paris, préféré par ces nouveaux migrants climatiques.

L'ancienne raffinerie de Feyzin

Peu de descriptions précises du lieu existent. D'anciennes photos des années 2020 circulent sous le manteau. On dit qu'un temps, les 3 mots « Euphorie, Raffinée, Soleil » permettaient de retrouver le spot exact via l'application ThreeWords, mais maintenant, ils pointent un marais de Camargue recouvert par la montée des eaux de la mer Méditerranée. Seuls les anciens employés de la raffinerie font le lien entre la zone, décrite par certains ex-Invisibles, et le cœur de l'ancienne raffinerie de Feyzin. Les cuves et leurs entrelacs de tuyaux ont été, sur ces 40m² précis, recouverts de Vantablack, cette matière faite de nanotubes de carbone qui avait un temps été la propriété exclusive d'Anish Kapoor, si bien qu'il est maintenant impossible de déceler sa présence parmi le reste des anciennes infrastructures de la raffinerie.

En vue, Lyon.

Au loin, la villim surplombée. La lumière de la tour Incity tombe dans la chaleur du couchant. Je ne suis pas un papillon. Ce ne sont pas les vieilles structures économiques qui attisent mon intérêt. C'est ce qui bouge au sud, la masse grouillante de lanternes, lampportées et veilleuses qui s'active sur et autour du fleuve. Une myriade de poissons nocturnes qui dérange la vie de la cité : les bidonvilles s'installent ou s'en vont. Leur excitation laisse dans le creux de ma main une démangeaison constante, sous la peau noircie par la poignée de ma moto.

Je reste immobile. Je ne bouge plus.

C'est la villim qui m'empêche d'avancer, pas autre chose. J'ai toujours pris mes brocs et foncé vers le distant. Ce que ressentait mes ancêtres fuyants, marronnant vers les jungles d'Amérique, j'ai la même chose qui m'embrouille le ventre – à chaque fois que j'approche une villim.

Le cœur s'emballe, l'esprit dérape. Je compte un à un les mensonges que mon cerveau me dicte. Je dois entrer, je suis obligée. Je dois respirer fort, embrayer sur la tempête intérieure et traverser la ville. Je me dégoûte, alors je pense à Mico. Je fais ça pour elle.



TROUVER MICO

Nouvelle de Michael Roch

C'est toujours aux abords d'une villim que je me sens la plus vide. Lorsque les odeurs d'herbe fraîchement coupée, de feu de camp, de vergers sauvages ont disparu, mais qu'elles n'ont pas encore été remplacées par celles des déchets, des pots d'échappement et du vomi de nos villes.

Je surplombe Lyon. La carte interactive sur mon carreau me positionne sur la colline émoussée de Fourvière. À l'horizon est, la lumière de la tour Incity tombe dans la chaleur du couchant. Je ne suis pas un papillon. Ce ne sont pas les nouveaux complexes économiques qui attisent mon intérêt, mais ce qui empeste au sud. Une masse grouillante de lanternes et de veilleuses s'active sur et autour de la confluence du Rhône et de la Saône. Une myriade de poissons nocturnes dérange la vie de la cité : les bidonvilles s'installent, ou s'en vont.

J'ai, dans le creux de ma main, une démangeaison constante : sous la peau noircie par la poignée de ma moto, l'envie de partir. Fuir aussi loin que possible. La démangeaison est aussi agaçante que les jappements d'un chien coincé dans une cage, un peu plus bas, dans le fossé.

Pourtant, je reste immobile. Mon corps ne répond plus. C'est la villim qui m'empêche d'avancer, pas autre chose. J'ai toujours pris mes brocs et foncé vers le distant. Ce que ressentent mes ancêtres en fuyant, marronnant vers les jungles d'Amérique, j'ai la même chose qui m'embrouille le ventre à chaque fois que j'approche une ville. Fuir chaque parcelle d'espace colonisé, immobile et aseptisé.

Ici, il n'y a plus d'odeurs. Fourvière est une rocaïlle ravagée par le vent et le feu. Il n'en reste que le fantôme d'un quartier qui me trouble au compte-gouttes. Je ne m'y sens pas la bienvenue, seulement de passage. Mon cœur s'emballe, mon esprit dérape. Je compte un à un les mensonges que mon cerveau me dicte : quitte l'inaction, retourne en arrière, loin des stagnations et des scléroses de l'Humanité.

Mais, je dois y entrer, dans Lyon. Je suis obligée. Je dois respirer fort, embrayer sur la tempête intérieure et traverser la ville. Mon acharnement me dégoûte, puis je pense à Mico. Je dois la

trouver au plus vite.

Je dévale les quelques mètres de boue qui me séparent de la cage. Un vieux loquet la ferme. Je l'arrache d'un coup de pierre et libère l'animal. Plus agile que moi, il me regarde m'embourber jusqu'à ce que je parvienne à me hisser sur la route. Je rallume ma bécane. Le compteur indique une erreur de comptage habituelle, mais il ne me reste que cinq kilomètres à faire. J'ajuste mon masque. Cinq kilomètres avant de recharger mes batteries, quelque part dans les banlieues mobiles.

À l'entrée du bidonville, sur mon sac en bandoulière, j'enfile un veston orange. Son aspect décoloré me donne l'air d'une travailleuse urbaine ; je passerai plus inaperçue. J'ai parké ma bécane sur une zone de transbord réservée aux nomades. On me dit qu'elle sera déportée vers la villim sous 24h seulement, avec le prochain fergo qui traversera le fleuve. Que j'ai déjà loupé la dernière navette, et que je pourrais prendre celle du lendemain soir. Je continue à pied.

Les trottoirs se sont changés en chemins de boue. Des portions sont pavées, je suppose que les pierres ont été volées aux chantiers de la ville, ou aux vieux quartiers de l'ouest de Lyon. Et la voilà déjà, la foule de morts-vivants, les colporteurs inconscients des infections du monde. Les voilà, les sans-masques dont on s'éloigne et qu'on évite, car personne – pas même eux – ne sait quel virus, quelle peste ou quelle mort ils transportent, qui emportent nos proches et nos amis. Les voilà, ceux qui vivent selon leurs désirs, sans penser ni à demain, ni aux autres, immobiles dans leur hargne, à protéger le peu de confort acquis et à se battre contre tout ce qui l'étirole. Les voilà, nos morts-vivants. Je me faufile du mieux que je peux.

Je longe les murs couverts d'une crasse indéfinissable. Les bâtisses s'empilent les unes sur les autres. La boue mène à des marchepieds fabriqués à partir de grilles rafistolées, l'usage intense les a déformés. Les marchepieds conduisent à des échelles, des courtes passerelles, parfois un filin de sécurité autour d'un balcon branlant de ferrailles ajourées. Les passages évoluent entre des farandoles de micromaisons, de bunkies et mobile homes interconnectés. Les tons ni urbains ni nomades assombrissent mon humeur. L'odeur me tétanise. Le monde qui s'arrête là construit les fondations d'immenses structures modulables, mais qui finiront par se calcifier, immobiles. Ici, si on n'arrache pas un nouveau départ, on y vit, on y reste et on y meurt. L'idée me pétrifie. C'est la fatigue du voyage, je suppose. Des lanternes électriques clignotent pour éclairer le soir. Elles bourdonnent dans l'humidité trop fraîche. Il est temps que je trouve la bonne zone.

Dans la foule opaque, je repère un homme, la trentaine comme moi, qui porte son masque sur le nez. Il sort d'une cantine mobile d'où émergent des vapeurs roussies d'huile rancie. Je le suis à quelques mètres de distance, sous les câbles et les tuyauteries qui plafonnent les rues et rayent les nuages, mais il s'arrête assez vite, se retourne et me fait face. Je me tiens à bonne distance. Il garde son repas dans un sac en plastique, qu'il cache derrière sa cuisse. Je me détends, le salue du menton, pas voleuse, ni travailleuse. Il me reconnaît : je suis comme lui, alerte sur les risques et les dangers de ce monde qui dérape. Il me renvoie un signe de tête qui m'invite à le suivre un peu plus loin.

Au bout de quelques rues, nous débouchons dans une impasse. Il m'attend sur le seuil d'une caravane dont on a ôté les roues. Il pose son repas sur une petite table de camping soudée à l'essieu. Il s'appelle Axel. L'arrête de son nez est marquée, bovine. Ses yeux sont des dards mesquins qui complètent son allure élancée et son français n'a pas occulté des teintes espagnoles. Il partage son mobile home avec Feodor, plus vieux, un réfugié croate qui râle en ouvrant sa popote. Ils m'offrent une portion de leur mafé, j'enlève mon masque et nous mangeons à quelques distances les uns des autres.

— La rue est safe. Si tu cherches une chambre pour dormir, Irma peut trouver un coin pour toi. Elle vit dans le premier bungalow. Il y a une semaine pour loger là, après tu peux trouver une coloc. Les PFM passent à chaque début de la semaine. Jusque-là, je pense que tu seras tranquille.

Je termine ma première bouchée. Je les remercie au passage.

— Ça fait une éternité que je n'ai pas eu un mafé dans les mains. D'où vient le poulet ?

— Diego élève des poules et un coq sur son toit, juste dessus la cantine. C'est le meilleur cuistot du quartier. La chambre d'Irma, tu la veux ?

— Je ne cherche pas une piaule, mais une vieille amie. Son nom est Mico Choo. Elle a une ferme immobile à l'est de Lyon.

Les deux hommes se regardent, interloqués. Feodor s'est presque étouffé avec la sauce cacahuète.

— Immobile ? C'est une bourgeoise ?

— Non, off grid. Une invisible.

— Tu as une adresse ?

— Non, je n'en sais pas plus.

Ils cogitent. Leurs regards oscillent comme des papillons entre la bienveillance et la méfiance. Mais je ressens, jusque dans la manière sensible qu'ont leurs doigts de se refermer sur leurs couverts, la bonté des humanités nouvelles, l'entraide, le soutien, le partage. Je ne peux m'empêcher de sourire sur mon mafé. Feodor termine son plat sur une anecdote et un petit rire.

— Quand j'ai vu arriver tous les Marseillais, sur la péniche, je me suis dit : to je to, le monde est vraiment arrivé au bout ! Mais en fait, ils ont débarqué sur le bord de la Saône et ça m'a sauvé la vie, ça m'a sauvé le monde. Y'avait huit chercheurs parmi eux, vous rendez compte ? Huit hommes et femmes, huit humains éclairés avec qui je pouvais discuter philosophie, sciences de société, politique et autres abstractions ! Oh, ils sont vite repartis, là-bas, vers Paris, mais ils m'ont gardé une chose, non, ils m'ont laissé une chose, je veux dire, avant de partir.

Il reste un instant suspendu à mon regard attendri. Peut-être ai-je l'air de lui rappeler quelqu'un, ou alors cherche-t-il à conserver un peu plus longtemps l'émotion qui lui parcourt la peau d'un long frisson. Il fait claquer sa langue.

— Un classeur assez gros, sans doute trop lourd pour le chemin qu'ils avaient encore à faire, jusqu'à Paris, c'est-à-dire qu'ils montaient à vélo et qu'ils se sont débarrassés de beaucoup de leur matériel.

— C'était quoi ?

— Des relevés d'odeurs qu'ils voulaient vendre au maire, mais la villim n'en a pas voulu. Le travail de numérisation était trop important.

Il veut bien me les montrer. L'humidité a gondolé le papier cartonné, mais ce sont bien des plans olfactométriques. Je reconnais à peine la géographie de la mégapole lyonnaise, en filigrane. Des renvois guident le regard de page en page et détaillent la position de zones, quartiers et bâtiments et leur indice de négativité olfactive. À l'est et au sud-est se tiennent les quartiers résidentiels, en couronne autour du cœur économique. La presque-île et l'ouest de la ville ont depuis longtemps été laissés à l'abandon, suite aux ravages des tremblements de terre, et des feux de saison.

Je sors du sac mon carreau numérique. Sur le site internet de la ville de Lyon, je retrouve le relevé émotif de la population du mois passé. Je le superpose au classeur. Ce que je cherche exactement, qu'Axel ne comprend pas, mais que Feodor anticipe avec une heureuse curiosité, c'est un trou noir, une absence de données dans une zone résidentielle. C'est la présence fantôme d'une odeur trop naturelle pour être urbaine, dans un quartier saturé de joie – rien d'intéressant pour la police des flux migratoires, la meilleure des planques.

Feodor a de petits yeux joyeux qui coulent comme une vive rivière sur tout ce qui émerge dans sa vision périphérique. Ses mains ont l'air chaudes tant elles s'activent, à trifouiller, redresser, malmener tout ce qu'elles approchent. Il a l'odeur

des étés et des feuilles tombées sur une frontière mystérieuse, entre deux âges qui seraient la sagesse et la seconde enfance. Il resserre souvent sa chemise en velours autour de ses épaules. Nous passons l'heure qui suit à tourner les pages. Je l'arrête soudain.

— Là, il y a une particularité. Ce creux me paraît suspect.

J'enregistre sa localisation sur ma carte interactive.

— Vous voulez pas pousser plus loin ? demande Feodor.

— Non, c'est elle. Et même si je me trompe, si c'est un autre invisible, il saura où elle est.

— Mon petit doigt me dit que vous êtes trop pressée, jeune fille, pour attendre le ferry de demain soir. Il va falloir traverser de nuit. C'est rapide, mais pas évident.

Sans mouvement, le paddle tangue trop. Je me sens maladroite et l'eau paraît bien froide. Feodor me dit de gagner le dos pour garder l'équilibre. La première poussée enclenche l'autoguidage de la planche. Les miniturbines me stabilisent en travers du courant et il me faut moins de deux minutes pour franchir le fleuve. Une fois arrivée au bout, je renvoie le paddle à Féodor qui signe la nuit de mouvements de lampe-torche. Je lui ai promis que d'autres, comme moi, lui rendraient bientôt visite pour discuter abstractions. Je lui ai dit d'attendre la Nasyon.

La villim, propre et impassible, accroche le ciel d'ombres monolithiques. Des lampadaires de lumières bleues rehaussent les angles. Des leds rouges circulent dans les airs. Ce sont des drones qui, dès que j'aurai posé le pied sur les boulevards de la mégapole, s'occupent de relever ma température et mon humeur – mes intentions peut-être ; une simple reconnaissance faciale complétera, sous mon numéro de sécurité sociale, leurs données démographiques.

Mon carreau me prévient que ma motomobile sera délivrée dans la zone de transbord 3a dans six heures. Il m'en coûtera une taxe dépendante de l'empreinte carbone de mon véhicule, et je n'aurais qu'une journée pour le récupérer. Je m'enfonce à pas rapides vers Bron. Il fait froid. Les immeubles que je rase sont recomposés : un Lyon de verre et d'acier tasse le Lyon de pierre, les immeubles du début du siècle. La césure temporelle de la ville qui s'agrandit est nette. Les passants sont rares, ils empruntent les métros souterrains, les nouvelles traboules ou appellent des chauffeurs privés. Les chaussées comme les trottoirs sont pourtant larges et platement illuminées. Pourtant, il y a toujours cette fausse impression de sécurité et d'attendu qui flotte. À cette heure-ci, les groupes qui se déplacent s'évitent. On cherche des lieux de divertissement. Des patrouilles arpentent la nuit, elles cherchent les resquilleurs écologiques. Je presse encore le pas.

Je me doutais bien que Bron n'était qu'une succession de communautés fermées. Des murailles de lierre cachent l'intérieur des lotissements résidentiels. Un parfum floral entêtant plane sous les réverbères. Ce n'est pas du jasmin. C'est une indéfinissable combinaison d'odeurs. Plus je m'enfonce dans ce nuage trop civil, plus la ville se calme. Elle meurt, en réalité ; elle réduit toute vie et toute imprévisibilité aux lois du confort commun et de la sécurité individuelle. Une berline me dépasse. Dans trois cents mètres, j'aurais rejoint Mico.

Le portail de son lotissement, tout d'acier bruni, est aussi massif qu'une porte d'écluse. Sur le côté, un ridicule carreau cloué au mur me demande en silence mon identité. Je me débarrasse de mon masque et approche mon visage du digicode. Aucun bouton ne permet d'appeler quiconque à l'intérieur, aucun nom ne transparait. On scanne ma rétine, mais l'entrée m'est refusée. "Parlez", fait une voix convenue.

— Je rends visite à Mico Choo.

Le carreau analyse ma réponse et, comme d'habitude, je me sens forcée d'ajouter quelque chose.

— Je suis une amie...

Cette fois-ci, il se déconnecte. Se reconnecte à nouveau cinq secondes plus tard. Sorti de nulle part, un jet de particules liquides est pulvérisé sur mon visage. La voix reprend sur l'instant : "Merci de ne pas déplacer votre visage durant le protocole sanitaire. Le nom de Mico Choo n'est pas enregistré parmi nos résidents. Votre demande a été transmise au responsable par intermittence de la copropriété. Il prendra contact avec vous sous peu." Je regarde l'heure sur mon propre carreau. Ce n'est pas une heure pour déranger les gens.

— Ne le faites pas se dépla-

Le carreau mural affiche la facecam d'un homme en chemise légère qui termine de placer ses lunettes sur son nez. Il chuchote, encore endormi.

— Oui, qui est-ce ?

— Mon nom est Dona, je rends visite à Madame Choo. Elle m'a donné l'adresse de cette communauté.

L'homme hésite. Il n'y a pas de Mico, ici. Il lâche un soupir de contrariété.

— Vous êtes accompagnée ? Que faites-vous ici ?

— Je suis seule.

— Vous avez suivi le protocole sanitaire ?

— Je crois...

— Patientez un instant. Ne partez pas.

J'aurais voulu m'excuser, mais il se déconnecte du carreau trop vite. Une minute, mon cœur panique à l'idée qu'il prévienne les autorités pour la gêne occasionnée. Le réflexe paranoïaque

s'amplifie quand je m'aperçois que, oui, tout, autour de moi, est retombé dans le silence. Je replace mon masque sur le nez. Je regarde un moment la rue qui s'étend dans la nuit, à ma droite. Fuir est vain, se cacher est impossible. Une minute encore, et une porte s'ouvre enfin dans le feuillage. Mico émerge, toute frêle, mais le cœur ouvert.

— Eh bien, Dona, c'est une jolie surprise !

Les odeurs d'un thé noir à la rose ont infusé la petite maison au fond du lotissement. Alors que je prends place sur un petit coussin à même le sol, près d'un poêle à bois – “tu peux retirer ton masque”, m'a invité Mico –, je la regarde apporter sa petite table à thé, et deux tasses qu'elle purifie sous mes yeux. Elle nous sert sa concoction. Le léger tintement des tasses sur le plateau, le roucoulement de la théière qui se remplit, le souffle de la serviette à thé sur l'argile de la verseuse me ravissent mille sensations. Quand vient le temps de goûter, ma bouche est un carnaval de saveurs, entre le fouet du gingembre et la rondeur de la rose. Mon sourire vaut mille mercis.

Mico n'a pas changé. Elle a toujours ses joues d'enfant, ses dents du bonheur. Ses cheveux ont perdu leur éclat de jais, mais ont gagné en philosophie. Elle rit toujours de ses petites épaules, sous ses tricots fins et amples. Elle va devoir redonner des tomates de son jardin à Monsieur Pelletier, son voisin. D'aussi loin que je me souviens, la perle de ses yeux m'a toujours rassurée. Ce soir, cependant, mon stress intérieur me semble incontrôlable. Elle le remarque.

— Qu'y a-t-il, ma petite ? Qu'est-ce qui te met dans cet état ? Mon thé ne te plait pas.

— Tu te doutes bien, Mico, que c'est la Nasyon qui m'envoie. Elle hoche la tête.

— Qui me cherche me trouve, non ?

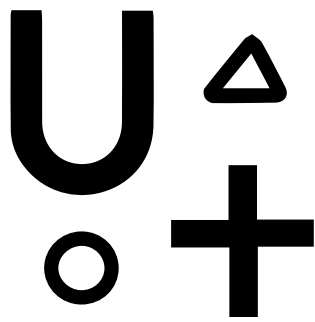
— Nous avons besoin de ton aide.

— C'est pour cette raison que je fais en sorte qu'on ne me cherche pas. J'ai pris ma retraite.

Je laisse les dernières senteurs du thé nous envelopper. Elles favorisent la réflexion. Mico s'attache à nous resservir, j'en profite pour lui annoncer la mauvaise nouvelle.

— Anish Kapoor n'est pas mort. Nous avons retrouvé sa trace.

Son geste dérape. Quelques gouttes de thé se répandent dans le réceptacle de la table. Ses yeux se sont, un instant, embués. J'en ai presque eu honte, mais j'ai réussi : Mico Choo vient de répondre à l'appel. █



&

